

LA DERNIERE PARTIE D'ASTRÉE

LIVRE SIXIESME

Ils n'eurent pas plustost achevé de disner, qu'Alcandre, Sileine et Lucindor resolurent de partir du Forests, et d'aller revoir les rives de l'Arar, pour leur apprendre quel estoit le contentement qu'ils avoient en la possession de leurs maistresses. Circéne, Palinice, et Florice y consentirent facilement ; cela fut cause qu'aussi tost qu'ils furent hors de table, ils s'approcherent d'Adamas, et apres l'avoir remercié par les plus obligeantes paroles dont ils se purent souvenir, des tesmoignages qu'il leur avoit donnez de son affection, et de sa courtoisie, ils dirent adieu au reste de la compagnie, non pas sans faire paroistre qu'ils avoient du regret de s'en separer. Florice, Circéne et Palinice ne purent retenir leurs larmes quand il fallut donner les derniers embrassements à la feinte druide, à Diane, à Astrée, et sur tout à Phillis, à qui elles se sentoient particulièrement redevables, pour les avoir tirées de la peine où l'Oracle les avoit retenues si longtems.

Toutefois considerants qu'elles n'estoient pas venues en ce lieu, pour y demeurer eternellement, et qu'apres avoir obtenu le bien qu'elles attendoient, elles ne jugeoient pas qu'il y eust rien d'assez fort pour les y arrester davantage, elles acheverent leurs adieux avecque moins de regret, et se mirent en chemin, quelques prieres que leur pust faire Adamas, pour les obliger à ne partir point de chez luy si promptement.

Tomantes, Delphire, Dorisée, et le reste de leur troupe, ne croyants pas pouvoir rencontrer un plus beau jour pour se retirer dans leurs hameaux, d'où ils n'estoient pas beaucoup esloignez, supplierent aussi le Druides de leur permettre de s'en aller, à quoy ayant enfin consenty, pour ne leur retarder pas davantage le plaisir de revoir leurs troupeaux, il les conjura de le venir revoir quelquefois, et leur protesta qu'il les recevroit tousjours avec toute sorte d'affection et de plaisir.

Ces Bergers luy rendirent mille graces des offres qu'il leur faisoit, et apres avoir pris congé de la compagnie qui estoit restée, ils partirent extremément satisfaits du bon accueil du Druides, et de la conversation des belles bergeres qu'ils laissoient dans sa maison. Alexis ne fut pas peu contente de leur despart, s'imaginant qu'elle pourroit avec moins de contrainte, jouyr des caresses d'Astrée, et l'entretenir de sa passion ; mais Silvandre qui esperoit que parmy la confusion de tant de gens il pourroit avecque moins de peine parler à Diane du trouble où il estoit, fut extremément fashé de les voir partir, et eut bien desiré, qu'ils eussent donné encor le reste du jour aux prieres du Druides.

Cependant Adamas qui ne pouvoit oublier la resolution qu'il avoit prise, de ne souffrir pas que le jour se passast, sans qu'Astrée fust detrompée, aussi-tost qu'il eut rendu ce que sa courtoisie luy faisoit croire qu'il devoit à ceux qui partoient de chez luy, il entra dans son jardin, où apres avoir fait deux ou trois tours, resvant sur les moyens qui le pourroient plus facilement faire venir à bout de son intention, il fit appeler Leonide, et luy communiqua son dessein ; apres cela il la mena dans son cabinet, et ayant choisie parmy ses livres, celui qui luy sembla le plus propre pour l'usage auquel il le vouloit employer, il le remit entre les mains de sa niepce, et luy dit de poinct en poinct tout ce qu'il falloit qu'elle fist, et de quelle façon elle avoit à se conduire pour rendre Celadon à sa chere Astrée. La nymphe promit de luy obeyr

fidèlement, et s'en estant revenue dans la salle, s'approcha d'Alexis, qui discourait avecque Silvandre et Astrée, cependant que Diane estoit fort empeschée à répondre aux discours de Paris ; car ce nouveau berger ne fut pas plustost hors de table qu'il l'aborda, et bien qu'elle le receut avec un peu de froideur, il ne laissa pas de luy dire : Belle Diane, peut-on voir un homme plus heureux que moy, puis que les dieux m'ont promis la jouissance de la chose du monde que j'ayme le mieux ? – Je ne sçay, luy respondit Diane assez froidement, ce que vous voulez dire, non plus que je ne m'estonne pas de vostre bonne fortune, car il ne vous sçauroit arriver tant de bien que vous en meritez. – Je veux dire, reprit Paris, que les dieux ont assuré par leur Oracle que vous seriez mienne, et c'est dequoy je tesmoigne tant de joye, car à n'en mentir point, l'affection que je vous porte est très-violente, et j'ay tant d'interet pour vous, que de toutes les faveurs que le Ciel me pouvoit faire, il n'en estoit point qui me pust estre chere comme la gloire de vous posseder.

Diane alors jettant les yeux sur Silvandre, qui tenoit les siens attachez sur elle, et puis les portant contre le ciel : C'estoit, dit-elle avec un grand soupir, le moindre bien que vous deviez attendre, et je m'estonne seulement dequoy vous avez voulu prendre la peine de le chercher, je suis si peu de chose en comparaison de vous, que cette disproportion m'espouvante, et m'empesche de me resjouyr de cela mesmes, dont toute autre que moy tireroit un grand sujet de contentement. – Ah ! Diane, adjousta Paris, n'est-ce pas un crime que vous vous estimiez si peu, vous, de qui la beauté et les perfections meritoient un party mille fois plus avantageux que celui que je vous presente ? Plust le Ciel que, comme je ne dispose en vostre faveur que de quelques heritages, dont l'amitié de mon pere me veut rendre possesseur, je pusse vous donner des sceptres et des empires, je vous jure, belle Diane, que je les remettrais en vos mains, et que je serois aussi prodigue de tous les biens de la fortune, que je le fus de ma liberté, dès le moment que je vous vis. – Voylà, repliqua la bergere, comme les dieux meslent tousjours quelque amertume parmy les douceurs de nostre vie, puis qu'ordonnants que je sois vostre, ils ne permettent pas que j'en aye la volonté, et veulent que l'honneur qui me peut arriver de vostre alliance, soit accompagné du regret que j'ay de n'y pouvoir porter mon inclination. – Comment ? dit Paris un peu estonné, et d'où pourroit aujourd'huy proceder cette repugnance ? Ne me fistes-vous pas la faveur de consentir que j'allasse supplier Bellinde d'agreer nostre mariage ? – Je donnay cela, respondit Diane, au desir que vous en tesmoignastes, sans me souvenir qu'Astrée et moy avions fait vœu de ne nous separer jamais.

Or il est arrivé depuis vostre départ, qu'elle a fait dessein d'aller vivre parmy les Carnutes, de sorte que, estant obligée à elle plus qu'à vous, je ne puis que je ne la suive, et que je ne m'engage au mesme genre de vie qu'elle voudra mener. – Je ne sçay, adjousta Paris, ce que le Ciel ordonnera d'Astrée, mais je vous promets bien que sans enfreindre ouvertement les arrests de vostre destin, vous ne pouvez vous opposer au contentement que je recherche. Il faut, belle Diane, que vous soyez à Paris, de mesme que Paris vous jure inviolablement de n'estre jamais qu'à Diane. Disant cela il luy prit la main, et la portant contre sa bouche, bien qu'elle y resistast un peu : Helas ! continua-t'il, quel malheur seroit le mien, si à la veille de jouyr du plus grand bonheur que je pouvois souhaitter, j'en voyois mourir l'esperance ? Est-ce, chere Diane, que je vous aye offensée par quelqu'une de mes actions ? Si j'ay failly, faites-moy hardiment cognoistre mon crime, j'ay assez de courage pour me punir, et assez d'amour pour vous satisfaire.

A ce mot il se pancha contre elle, et Diane qui ne le pouvoit hayr, quelque volonté qu'elle eust pour Silvandre : La plus grande faute, luy respondit-elle, que vous ayez commise, est celle que vous avez faite contre vous-mesmes, d'autant mieux, qu'en la recherche où vous avez engagé

vostre inclination, vous ne pouvez rien trouver qui seconde vostre merite. Je voudrois que vous eussiez porté vos pensées sur quelque objet qui vallust mieux que moy, car comme vous y auriez eu sans doute plus d'honneur, vous y auriez rencontré plus de sujets de contentement. Ce n'est pas que je ne vous estime, et que je ne fasse autant d'estat de vous, que vostre vertu et vostre naissance m'y obligent, mais je confesse que je vous aurois une tres-grande obligation si vous vouliez cesser cette poursuite, et ne vous opposer point au desir que j'ay d'aller avec Astrée finir mes jours parmy les Vierges druides.

Paris vouloit respondre quand on le vint appeler de la part d'Adamas, qui s'estoit enfermé dans son cabinet avec Bellinde ; de sorte que jugeant bien que c'estoit pour traiter de ses affaires, il ne luy dit autre chose, sinon : Vostre sort et le mien, belle Diane, sont maintenant entre les mains de ceux qui peuvent disposer de nous, je croy que vous tiendrez pour un crime de leur desobeyr, comme je suis resolu d'observer inviolablement tout ce qu'ils ordonneront de moy. Disant cela il luy quitta la main, apres l'avoir une fois baisée, et s'en alla où le Druide et Bellinde l'attendoient.

Silvandre ne le vid pas plustost hors de la chambre qu'il laissa Alexis, Leonide et Astrée, et s'approcha de Diane, mais si interdit en sa contenance, qu'il estoit bien aisé de cognoistre la peine où il estoit ; d'abord il se jetta à ses genoux, parce qu'il n'estoit resté dans la sale aucune personne dont il se deust mesfier, et portant ses yeux sur ceux de Diane qui estoient desja tous humides : Et bien ! luy dit-il, ma maistresse, tout est perdu : voyla Bellinde arrivée, et Paris, dans le contentement que luy donne l'esperance qu'il a de vous posseder bien-tost ; voyla les desirs de Diane accomplis, et les pretentions de Silvandre entierement esteintes ! – Ah dieux ! respondit Diane, comment avez-vous le courage, Silvandre, de me blesser si cruellement ? N'est-ce pas assez que je me voye contrainte de souffrir la tyrannie d'une mere, et que je languisse dans la plus mortelle affliction, dont une fille puisse jamais estre travaillée, sans que vous me veniez encore affliger par vos soupçons, et me croire coupable du malheur qui nous doit arriver. – Mes soupçons, reprit froidement Silvandre, se changerent en assurances, dès le moment que vous permistes à Paris de vous rechercher ; il estoit assez facile de juger que sa naissance vaincroit les volonteze de Bellinde, et que la gloire d'estre fils du grand Druide, estoit seule capable de luy faire meriter le bien dont il va jouyr. Mais, Diane, triomphez à vostre aise de mon repos, vivez contente en la jouyssance de ce rival, donnez à sa condition ce que mon amour devoit obtenir, si j'en murmure, ce ne sera pas contre vous. Le Ciel eust commis une injustice s'il vous eust donné plus de fidelité, vous ne deviez point estre la conqueste d'un incognu, d'un vagabond, ny d'un miserable, sur qui les Astres ont versé toutes leurs mauvaises influences ; Paris seul vous devoit posseder, non pas, pource qu'il vous ayme, mais parce qu'il est plus riche, et plus heureux que moy. – Le dernier arrest, repliqua Diane, qui me doit remettre entre ses mains n'est pas encore prononcé, je vous promets d'y rapporter tous les obstacles que je pourray, et qui ne contreviendront point à mon devoir. Je luy ay desja protesté que j'avois fait vœu de me confiner dans les Carnutes, et quand je devois m'y resoudre, je treuveray bien moins de violence en l'execution de ce dessein, que je n'en ay à recevoir son alliance, mais il m'a juré qu'il a appris par un Oracle, que je dois estre sienne infailliblement ; et c'est bien ce qui me met le plus en peine, d'autant, que si c'est une loy que les dieux ayent establee, je crains bien que tous nos efforts ne soient pas capables de la rompre. – Aussi, dit Silvandre, est-ce à moy une imprudence punissable, de m'obstenir encore à desirer un bien qui me doit estre eternellement deffendu. Les dieux ne peuvent mentir, et puis qu'ils ont ordonné que Diane soit à Paris, et que Silvandre meure, il est juste que nous suivions leur ordonnance ; je vay donc, belle Diane, chercher les moyens de les contenter, et de me delivrer en mesme temps de tant de malheurs qui me persecutent.

Disant cela, il se leva, mais la bergere le retenant : Où voulez-vous aller, Silvandre ? luy dit-elle, voulez-vous entreprendre quelque chose sans mon consentement ? Vostre amour doit estre plus forte que toute autre consideration, et quelque recherche que vous en fassiez, vous ne trouverez point de loy qui vous dispense de l'obeyssance que vous me devez. – La loy que me prescrit mon desespoir, respondit Silvandre, doit estre d'autant plus inviolable, qu'elle seconde la volonté des dieux ; leur dessein est que je cesse de vivre, et puis qu'ils le veulent, vous et moy sommes obligez à le vouloir aussi. Croyez-moy, Diane, ne me retardez pas ce bien ; par luy je dois avoir l'accomplissement de mes desirs. Si vous m'aymez, pouvez-vous sans crime vous opposer à ce qui me peut tirer de la misere, et servir de commencement à tous mes plaisirs ? Aussi bien, quand je suivrois vostre inclination, et que je prolongerois le cours de ma miserable vie, qu'en retireriez-vous, sinon un regret de me voir estre le tesmoing de vostre foy violée ? Et moy, Diane, quel croyez-vous que je deviendrois ? Vous imaginez-vous que je pusse survivre à ce funeste moment qui vous rangeroit sous la puissance d'un autre ? Helas ! que vous ayez peu, si vous ne croyez que je serois capable alors de toutes les saillies que peut faire un desesperé ! Non non, Diane, assurez-vous que je ferois de si estranges choses, que la posterité s'en estonneroit. Il vaut donc bien mieux que je m'esloigne de bonne heure, et que par un trespas precipité, devant mille inevitables morts que me causeroit vostre mariage, je tesmoigne que j'ay plus d'amour et plus de courage que vous.

Silvandre proferoit ces paroles avec une certaine action, qui faisoit que Diane mouroit de pitié ; et par ce qu'il luy faschoit de le voir dans cette fureur, elle fut quelque temps sans luy respondre que par des larmes. Enfin, haussant un peu la voix, et le regardant au visage : Si je croyois, luy dit-elle, Silvandre, que le coup qui me donneroit la mort ne fust qu'une preuve de mon affection et de mon courage, je vous jure que je m'ouvrerois l'estomach, plustost peut-estre que vous ne vous l'imaginez, mais je craindrois qu'il fust en moy une marque d'infamie, et qu'il laissast à ceux qui me survivront un sujet de m'accuser de quelque faute plus grande que celle de vous avoir aymé. La vie ne m'est pas si chere que l'honneur, et s'il m'estoit possible de quitter l'une, sans perdre l'autre, Paris ne triompheroit jamais de Diane, et je ne me verrois pas forcée à recevoir d'autre mary que vous. Croyez-le, Silvandre, je le jure par les dieux qui nous escoutent, et supplie le Ciel de ne me pardonner jamais, si je n'executerois ce dessein avec autant de hardiesse que j'en ay eu à le proposer. – Quoy que c'en soit, reprit froidement Silvandre, tout ce que vous me dittes, ne sert qu'à m'assurer que je ne dois plus rien pretendre aupres de vous, et si cela est, croirez-vous jamais que je vous aye voulu du bien, si je me laisse consoler sur une semblable perte ? Ah ! Diane, ne me faites pas ce tort de penser que je puisse demeurer au monde quand vous n'y serez plus pour moy ; j'en sortiray, quelques raisons qu'on m'allegue, ne croyant pas qu'il s'en puisse trouver d'assez fortes pour condamner mon desespoir.

A ce mot Bellinde entra dans la sale, ce qui ne fut pas une petite surprise pour Diane, qui craignant de perdre Silvandre, eust bien desiré d'adoucir en quelque sorte le desplaisir qu'elle luy voyoit ressentir. Elle se hasta toutefois de luy dire assez bas : Mon serviteur, si j'ay quelque pouvoir sur vous, je vous commande de vivre, pour le moins, jusqu'à ce que vous sçachiez assurément que mon mariage soit consommé. Et achevant ce mot, elle se leva pour aller à sa mere qui luy fit signe de l'œil.

Alexis, Leonide et Astrée, qui avoient aussi parlé de leurs affaires, se leverent en mesme temps, et s'estants jointes à Diane, s'approcherent de Bellinde, qui les ayant menées dans le jardin, les pria de permettre qu'elle pust dire particulièrement à Diane, quelque chose qu'elle luy vouloit communiquer.

Cela fut cause qu'elles se separerent, et que Leonide, Astrée et Alexis s'estans jettées dans la

grande allée, s'enfoncerent bien avant dans le bois, cependant que le pauvre Silvandre, sans sçavoir où il devoit aller, estoit sorty de la maison, et avoit pris le premier chemin que le hazard lui avoit offert. Il arriva de fortune au mesme lieu où autrefois il avait pris plaisir d'apprendre aux rochers la naissance de son affection ; et là s'estant appuyé contre le tronc d'un vieil saule, que le cours de la riviere minoit insensiblement, il s'arresta quelque temps à considerer ses racines, et voyant qu'elles estoient presque toutes hors de la terre, il alloit comparant l'estat de cet arbre à celui de son amour : Pauvre tronc, disoit-il en luy-mesme, que ta vie et la mienne sont maintenant attachées à bien peu de chose ! Il te reste seulement deux ou trois racines qui te soustiennent, que le premier orage et la premiere colere de Lignon desroberont à la terre, pour te desrober en mesme temps à nos rivages ; et moy miserable, je ne subsiste desormais que par un simple commandement de Diane, qui n'aura de force qu'autant de temps qu'il en faut à la colere du Ciel, pour m'oster l'esperance de la posseder, et de vivre. Puis jettant les yeux sur les petites ondes, qui battoient doucement la terre, et qui se retiroient au mesme instant : Claires eaux, disoit-il, n'est-ce point que vous m'appellez, et que vous me faites signe que je vous suive ? Ce doux murmure dont vous flattez mes soucis, ne m'assure-t'il point que vous me seriez plus favorables que Diane, et que vous auriez pour le moins assez de pitié pour me recevoir dans vostre sein ? Ah ! Celadon, continuoit-il, que vous fustes heureux, de trouver dans ces ondes un remede à vos ennuis, car quelques discours qu'on nous en fasse, au lieu d'y estre tumbé, pour secourir Astrée, je croy que vous vous y precipitastes pour vous secourir vous-mesme, et pour vous guerir de quelques outrages que sa colere, ou peut-estre sa jalousie vous avoit faits. O dieux ! ô Celadon ! que ne m'est-il permis d'en faire de mesme ! Lignon m'offre le mesme secours, Diane me donne le mesme sujet de le rechercher, mais l'inhumaine, elle m'en oste la puissance, et m'oblige injustement à l'observation du vœu que j'ay fait de luy obeyr.

A ce mot, laissant à ses pensées la liberté de se porter où elles voudroient, il fut prés d'une heure sans faire autre chose que resver sur les divers accidents de sa vie, mais apres y avoir fait mille considerations, il s'arresta enfin sur ceux de son amour, et opposant tous les plaisirs qu'il avoit receus, à sa douleur presente, il y treuvoit une si grande disproportion, qu'à peine se pouvoit-il souvenir d'avoir jamais esté content. Cela luy fit maudire ses premieres flames, et fut cause que ne pouvant resister à ce premier mouvement, il se repentit d'avoir aymé ; toutefois se remettant en memoire les perfections de Diane, et considerant que puisqu'il luy estoit fatal de mourir, il ne pouvoit se perdre pour une plus belle cause, il condamnoit ses premieres pensées, et comme s'il fust devenu ennemy de soy-mesme pour aymer davantage cette bergere, il desiroit encore plus de mal, afin de le pouvoir souffrir pour elle.

Il est croyable qu'il eust employé tout le reste du jour, à nourrir son imagination de semblables resveries, si de fortune ayant esté contraint de tousser, il n'eust pris garde qu'un Écho, assez proche, luy renvoyoit les coups de sa voix ; et bien qu'il sceust assurément d'où cela procedoit, il ne laissa pas de le vouloir consulter sur l'estat present de sa vie, et cela fut cause que haussant la voix, afin qu'elle pust parvenir jusqu'au delà du rivage, il proféra ces paroles.

ODE

C'est trop observé le silence !
Le mal qui trouble ma raison
N'espere point de guerison
Qu'en decouvrant sa violence.
Toy, dont les aymables accents

Ont esté jadis si puissants,
A bien parler de ma fortune ;
De grace, Echo, pardonne moy,
Si ma passion t'importune,
Je n'attends mon bien que de toy.

Echo
Diane me tient en servage,
Mais que faut-il pour l'asservir ? servir.
Et si l'on me la veut ravir,
Que doit tesmoigner mon courage ? rage.
Peut-estre que sans recourir
A la volonté de mourir,
J'auray l'effect de mon attente ? tente.
Mais quoy ! Diane est à Paris,
Et cette longueur si distante
L'empesche d'escouter mes cris ? escries.
Contre le mal qui me possede,
Le foible soulas que voylà ? voy la.
Echo, mais apres tout cela
Qu'obtiendray-je de ton remede ? ayde.
Tu flattes mon ambition ;
Dy-moy donc quelle passion
Aura pour moy cette inhumaine ? hayne.
O Destins, que d'empeschements !
Helas ! faut-il donc que ma peine
N'ait jamais de soulagements ? je ments.

Echo, vis-tu jamais esclave
Plus amoureux de sa douleur ?
Dy pourtant quell'est ma couleur,
Lors que sa cruauté me brave ? have.
Quand elle peut voir sur mon teint
Les tourments dont je suis atteint,
Quelle devient cette mauvaise ? aise.
Mais si je veux luy proposer
D'adoucir l'ardeur de ma braise,
Que faut-il pour l'y disposer ? oser.

Responds, où se plaist mieux mon ame,
Depuis mes services offerts ? aux fers.
Et cette beauté que je sers,
Qu'a-t'elle sousmis à ma flame ? l'ame.
Ne ments plus, et dy par pitié,
A qui sera son amitié,
Quelque obstacle qui la retienne ? tienne.
Mais quoy, son mariage est fait :

Et pour faire qu'elle fust mienne,
Il faudroit qu'il n'eust point d'effect ? des fait.
O Ciel ! que cet heureux presage,
Est agreable à mes desirs !
Parmy l'espoir de ces plaisirs,
Qui fera qu'elle me soulage ? l'age.
Cependant, hostesse des bois,
Dy-moy, que doit faire ma voix
Dans cette attente volontaire ? taire.
Mais enfin si je dois parler,
Nomme moy quelque secretaire
Qui sçache mes flames celer ? c'est l'air.

Helas ! que ma follie est grande,
Et que mon transport est puissant !
Je consulte un roc innocent,
Qui veut tout ce que je demande :
Arbitre du sort des humains,
C'est vous qui tenez dans vos mains
Le remede au mal qui m'opresse ;
Dieux ! si mon repos vous est cher,
Ne souffrez pas que ma maistresse
Soit plus dure que ce rocher.

A ce mot, ce berger se teut pour quelque temps, puis reprenant la parole : Ouy certes, continua-t'il, il faut bien, Silvandre, que l'excès de ta passion t'ait troublé le jugement puisqu'elle te fait chercher du secours auprès d'une chose insensible, ne l'ayant pu trouver parmy les personnes qui sont capables de raison. Cesse donc, pauvre miserable, cesse desormais tes plaintes, et sans te consommer en des regrets inutiles, commence à croire que c'est peut-estre aujourd'huy le jour que Paris triomphera des volontez comme des faveurs de Diane. Ah ! malheureux moment, auquel je seray contraint de voir ma maistresse, sous l'injuste domination de mon rival, puisses-tu ne te rencontrer jamais parmy les heures, qui appelleront les mortels à la jouyssance de quelque plaisir ; mais, sois-tu condamné du Ciel, pour marquer le temps des supplices qui puniront les criminels des forfaits de leur damnable vie ! Ou plustost bien-heureux moment, auquel je me verray delivré de cette contrainte, qui tient encor mon ame dans la prison de ce miserable corps, sois-tu reconnu par moy pour le plus favorable de ma vie, et sois-tu marqué à l'advenir de la couleur de mon sang !
Avec semblables paroles Silvandre alloit exprimant une partie du regret qu'il avoit de perdre Diane, et son desespoir fut si grand qu'il jura de ne rentrer dans la maison d'Adamas, qu'il ne sceust au vray, ce qui auroit esté resolu touchant le mariage de cette bergere. Et pendant qu'il disputoit en luy-mesme s'il se retireroit en son hameau, ou s'il se perdrait dans quelque solitude, il vint à se souvenir de la faute qu'il commettrait envers le Druide, s'esloignant de sa maison, sans le remercier d'aucune de ses faveurs, ny luy dire seulement adieu, mais comme il n'estoit pas en estat de donner quelque chose à la raison, aussi ne laissa-t'il pas de suivre sa premiere pensée, et de se resoudre à ne se laisser plus voir, que pour apprendre la derniere nouvelle qui luy devoit prononcer l'arrest de sa mort ou de sa vie : Je sçay bien, disoit-il en luy-mesme, qu'Adamas aura du sujet de se plaindre de mon ingratitude, et de faire un mauvais

jugement de mon humeur ; mais je trouve le mal qui m'en peut arriver, bien moindre que celui que je souffrirois, si je luy donnois le temps de se servir de l'autorité qu'il a sur moy, et de me commander de ne partir point de chez luy que je n'eusse assisté aux nopces de Paris, qu'il ne croit pas me devoir estre si funestes.

Disant cela, il s'alloit tousjours esloignant, et enfin, sans avoir seulement pris garde au chemin qu'il avoit tenu, il se trouva fort proche de sa cabane ; où n'ayant pas trouvé ses troupeaux, parce que le garçon qui les gouvernoit les avoit fait sortir de l'estable dès le matin, pour ne les ramener que sur le soir, il y fit si peu de sejour, qu'il montra bien, que les soins dont Amour le travailloit, l'occupoient mieux que ceux qu'il devoit avoir pour sa fortune. Ainsi quittant sa demeure ordinaire, pour plaire à son inquietude, il se mit encor un coup à suivre le premier chemin qu'il rencontra, sans sçavoir en façon quelconque, quel estoit enfin le lieu, où ses pas incertains le devoient conduire.

Bellinde d'autre costé se voyant seule avec Diane, et n'attendant plus que son consentement pour la marier avecque Paris, commençant à se promener le long d'une allée, elle luy tint ce discours : L'autorité que je dois avoir dessus toutes vos volontez, Diane, me permettroit bien de disposer de vous, sans en consulter personne que moy-mesme. Toutefois ne voulant pas user du pouvoir que la Nature me donne si absolument que je ne laisse quelque lieu à l'amitié qu'elle me fait avoir pour vous, je trouve qu'il est à propos que je vous communique le dessein que j'ay fait pour vous loger. Il n'est pas que vous ne sçachiez que Paris vous ayme, et je ne doute pas que vous ne l'aymiez aussi, le voyage qu'il a fait vers moy m'en a donné une si grande cognoissance, que si ce n'eust esté le siege de Marcilly, j'eusse esté icy bien plustost, pour luy donner le contentement que je voyois qu'il recherchoit avec tant d'ardeur et de sincerité. Or ne s'estant proposé en son affection autre fin que le mariage, et n'y pouvant desormais avoir de l'empeschement que de vostre costé, j'ay bien voulu en sçavoir vostre avis, et vous dire le mien, afin que vous ne me reprochiez jamais que je n'aye veillé avec toute sorte de soing, aux choses qui ont tant soit peu regardé vostre repos. C'est bien donc mon dessein, de ne le faire pas davantage languir en cette recherche, et de faire que ce mariage se consomme le plustost qu'il se pourra ; bien souvent la longueur est nuisible en telles poursuites, et c'est peu de sagesse de ne recevoir pas un bien quand il se presente comme c'est une imprudence de le regretter apres que nous l'avons perdu. Dites moy librement, Diane, ce qu'il vous en semble, et ne faites point de difficulté de me descouvrir jusqu'à la plus secrette de vos pensées, vous assurant, que je vous donneray tousjours des tesmoignages, que comme vous estes seule au monde, depuis la perte que je fis d'Ergaste, sur qui j'ay fondé l'appuy de mes vieilles années, aussi estes-vous celle que j'ayme par dessus toutes choses. Diane qui durant le discours de Bellinde avoit tousjours tenu les yeux attachés contre terre, les haussant alors : Madame, respondit-elle, il n'est pas grand besoing que je vous die quelle est l'inclination que j'ay pour Paris, ny de quelle façon je reçoys sa recherche, puisqu'il n'est que trop vray que vous avez resolu que je sois sienne, et que, de quelques raisons que je me servisse pour destourner ce coup, peut-estre seroit-il impossible que je pusse changer la volonté que vous en avez conceue. Toutefois, pour vous satisfaire, et pour ne vous laisser pas plus longuement dans l'opinion où vous estes, que j'aye de l'affection pour luy, je vous diray que veritablement je ne le hay pas, mais je vous advoueray bien aussi que je ne l'ayme pas jusqu'à desirer d'estre sa femme. Ce n'est pas que je veuille contrevénir à quoy que ce soit que vous ordonnez de moy, je defere plus à vostre jugement qu'au mien, et cette obeysance que je dois rendre à vos commandements m'apprend que mes desirs ne doivent jamais estre contraires aux vostres.

Bellinde qui ne sçavoit pas qu'elle eust de l'amour pour Silvandre, et qui s'imaginoit que

toutes ces paroles ne tendoient qu'à mieux cacher celle qu'elle avoit pour Paris : Voyez-vous, luy dit-elle, Diane, toutes ces petites feintes sont maintenant hors de saison, je n'ay pas si peu de memoire des accidents qui me sont arrivez jadis avec Celion vostre pere, que je ne sçache bien ce que peut dire une fille qui a honte d'avouer un ressentiment. Je sçay que vous aimez Paris, et puis qu'il falloit que vous receussiez les volontez de quelqu'un, je ne suis pas marrie que celuy-là vous ait touchée plus sensiblement qu'un autre. Son merite luy pouvoit faire pretendre plus de biens que vous n'en avez ; et c'est en quoy vous luy estes plus obligée, puis qu'il n'a fait estat que de vostre vertu, et qu'il s'est plus attaché aux graces que vous avez receues de la Nature, qu'aux faveurs que la fortune vous a faites. – Madame, repliqua Diane, je vous jure que peu s'en faut que Paris ne me soit indifferent comme tout le reste des hommes, et qu'il n'y a qu'un seul point qui m'oblige à l'estimer, qui est, qu'en la bonne volonté qu'il m'a tesmoignée, sa discretion a esté si grande, qu'il m'a esté impossible de m'empescher de luy vouloir un peu de bien. Mais cette volonté, comme je vous ay dit, madame, ne va point plus avant, et j'oserois dire qu'elle demeure dans les termes de cette amitié, qu'une sœur doit avoir pour un frere ; c'est pourquoy je vous conjure de ne croire pas que, me donnant à luy, vous me procuriez aucun avantage qui me rapporte du contentement. Je proteste que je voudrois de bon cœur qu'il n'eust jamais regardé mon visage qu'avec indifference, et que la plus grande faveur que vous pourriez faire seroit de me permettre de continuer à vivre comme j'ay fait jusqu'icy. – Ce que vous me demandez, reprit Bellinde, n'est pas juste, et je serois extrêmement blasmable si je vous l'accordois ; la plus forte loy que je vous en devrois donner, pourroit bien estre celle de commandement. Mais afin que vous ne pensiez pas que je veuille vous porter à aucune chose qu'à ce que la raison me dicte, je veux que vous consideriez s'il est possible que je vous permette ce que vous desirez. Premièrement, il ne se peut faire que cette amitié que vous avez contractée avec Astrée et Phillis, ne se rompe à la fin, ou pour le moins qu'elle ne cesse de vous rapporter les mesmes plaisirs, qu'elle vous a desja donnez, parce qu'il faudra enfin que vous vous separiez, et quand cela n'arriveroit pas de vostre costé, il est croyable que ce sera du leur. Ainsi vous ne treuverez plus de douceurs dans la vie, s'il est vray que ces deux compagnes vous ayent esté extrêmement cheres, d'autant que les lieux mesmes où vous vivriez apres les avoir perdues, ne feroient à tous moments que presenter à vostre veue de nouveaux sujets de douleur.

Mais quand il seroit possible que cette amitié durast eternellement, et que vous fussiez inseparables, il faut que vous sçachiez, Diane, que vous ne pouvez resister à la puissance des années, qui vous feroient enfin devenir vieille fille, et Dieu sçait alors quelle honte vous ne receuriez pas, de mille contes qu'on feroit à vostre desavantage ! Les uns diroient que ç'auroit esté en vous une marque de peu de jugement, de n'avoir sceu faire choix d'un party sortable à vostre condition ; les autres assureroient que vous auriez eu si peu de merite, que vous n'auriez pu donner à personne la volonté de vous rechercher ; et ainsi presque tous, sans s'informer plus avant des succez de vostre vie, se plairoient à dire contre vous tout ce qui leur viendroit en l'imagination ; au lieu que vivant sous la puissance d'un mary, vous serez garentie de toutes ces mesdisances, et gousterez en repos le plaisir qu'on a d'estre inseparable d'une personne qu'on ayme parfaitement. – Madame, dit la bergere, le mariage n'est pas tousjours un moyen pour clorre la bouche aux mesdisants ; ceux qui ont envie de mordre sur les actions d'autruy, y treuveroient aussi tost dequoy s'assouvir, que dessus quelqu'autre genre de vie qu'on voudroit suivre. J'ay ouy dire que la mesdisance ressemble à un traict descoché, qui frappe necessairement quelque chose, et qui a cela de mauvais, que bien souvent il blesse l'innocence mesme et fait condamner comme un crime les plus saintes actions ; si bien, madame, que si on avoit fait dessein de me blasmer, il seroit difficile que j'en pusse

esviter le coup, et je ne croy pas que le nom de femme m'y servist mieux que celuy de fille. – Quoy que c'en soit, adjousta Bellinde, il faut que de necessité je me descharge du soing que je suis obligée d'avoir pour vous, afin que ce peu qui me reste de vie, soit employé plus parfaitement au service de nos dieux. – Mais, madame, respondit la bergere, si vous avez tant de satisfaction au service de ces divinitez, n'oserois-je pretendre d'y estre employée ? – Vous le pourriez sans doute, dit Bellinde, mais les dieux m'ont fait cognoistre leur volonté, et m'ont ordonné de vous remettre entre les mains de Paris ; car il faut que vous sçachiez, Diane, que, comme ce n'est pas mon humeur d'aymer les choses precipitées, aussi ne voulus-je point entendre d'abord à la demande que Paris me fit, mais ayant pris du temps pour en deliberer, je fis premierement ce que je pus pour recognoistre s'il avoit veritablement pour vous l'inclination qu'il tesmoignoit, puis l'ayant jugée telle que je la desirois, je consultay en particulier l'Oracle de la Deité que je sers, qui acheva de m'y faire consentir, car elle me le commanda absolument par ces mots.

ORACLE

Ne t'informe pas davantage,
Bellinde, mais va de ce pas
Donner ta fille en mariage
A Paris, le fils d'Adamas.

Ah dieux ! s'escria Diane, qu'elle est insupportable cette necessité que les dieux m'imposent ! et que j'auray de peine à souffrir la tyrannie de ce mary ! Disant cela, ses yeux commencerent à verser des larmes, dequoy Bellinde s'appercevant : Mais, repliqua-t'elle, que vous aurez de plaisirs en la possession de cet amant, qui sera un autre vous-mesme ! – Madame, reprit la bergere, se jettant à ses pieds, je vous conjure par la memoire de mon pere et par cet amour qu'autrefois vous eustes pour luy, d'agrèer que je ne finisse mes jours qu'en vostre compagnie. Vous ne sçauriez me procurer un plus grand avantage, et s'il est vray que vous aymiez mon contentement, par pitié donnez-moy celuy que je vous demande.

Bellinde qui s'alloit figurant que les actions et les larmes de Diane, ne procedoient pas d'une veritable apprehension qu'elle eust, de se voir reduitte sous la puissance de Paris, mais plustot de cette pudeur qui est inseparable de ce sexe : Diane, luy dit-elle un peu froidement, je sçay mieux que vous, ce qui est necessaire à vostre bien, et sans me desplaire, vous ne sçauriez vous opposer desormais à celuy que je vous procure. Disant cela, elle luy commanda de se lever, puis elle continua ainsi : Quand la naissance de Paris ne le rendroit pas extrêmement considerable, sa vertu est au mesme degré où je la demande, pour n'avoir point de sujet de doubter que vous ne soyez aupres de luy, plus heureuse que vous ne meritez. C'est pourquoy faites en sorte que je ne voye plus sur vostre visage aucunes marques de mescontentement, ou je les prendray pour autant de preuves de vostre desobeysance. – Je ne sçay, madame, repliqua la bergere, quel sera le pouvoir que j'auray sur mon visage, pour empescher qu'il ne vous parle de mon desplaisir, mais je crains bien de n'en avoir pas assez sur mon inclination, pour faire qu'elle se porte à recevoir avecque joye l'alliance de Paris. J'aymerois beaucoup mieux Sil....

Alors elle s'arresta, surprise dequoy le nom de Silvandre luy estoit presque eschappé de la bouche ; et Bellinde luy ayant commandé de poursuivre, Diane qui jugea bien qu'encore qu'elle eust eu assez de hardiesse pour le nommer, et pour le demander à sa mere, elle n'y eust

jamais consenty, elle reprit ainsi : Je dis, madame, que j'aymerois beaucoup mieux s'il estoit possible que vous l'eussiez agreable, aller vivre parmy les Carnutes ou aupres de vous, qu'en la compagnie de Paris. – Je vous dis pour la derniere fois, respondit Bellinde, feignant d'entrer un peu en colere, que vous ne devez point avoir de volonte que la mienne, et que desirant d'obeyr aux dieux, qui veulent que je vous donne à Paris, vous me fascherez, si vous y rapportez la moindre difficulte ; preparez-vous y donc de bonne heure, car je veux, puisqu'Adamas y consent, que ce soir mesme l'affaire soit entierement resolie. A ce mot, elle la laissa à la mercy de mille pensees, qui commençoient de l'affliger ; et sans vouloir escouter aucune raison, s'en alla où Adamas l'attendoit.

Diane ne se vid pas plustost seule, qu'elle ouvrit le passage aux larmes, que le respect qu'elle portoit à sa mere avoit retenues dans ses yeux, et se voyant en liberte de soupirer : Pour le moins, dit-elle, si on refuse de me guerir, on ne me defendra pas de me plaindre. Puis considerant avec attention les pleurs qui couloient le long de ses joues, et qui tumboient apres sur des roses : Helas ! disoit-elle, foibles larmes, que vous entreprenez une chose bien difficile ! Vous arrousez et voulez faire vivre ces fleurs, que la terre produit, apres avoir fait mourir celles que la Nature avoit mises sur mon visage ! Ah ! Qu'il leur faut bien un aliment plus doux, vous estes trop ameres, cruelles larmes, et vous procedez en moy d'un sujet trop funeste, pour n'estre pas plustost en autruy une cause de mort que de vie !

Disant cela, elle s'arrestoit un peu, puis tout à coup, reprenant la parole : Helas ! continuoit-elle, que vous estes bien une marque de mon peu de courage, puisque je n'ose recourir qu'à vous, comme si la Nature ne m'offroit point d'autres armes pour me vanger des injures de la fortune ! A quoy sert donc l'usage des poisons, à quoy le fer, à quoy les precipices, les flames et les eaux, sinon pour estre employez au secours des miserables ? Courage donc, Diane, sers-toy de quelqu'un de ces remedes, pour la guerison de ton mal ; cherche les plus violents, afin qu'ils fassent une action plus prompte, et tasche de prevenir ce moment, qui doit faire mourir en toy toute esperance de joye.

A ce mot elle sortit du jardin, non pas pour r'entrer dans la maison d'Adamas, car elle luy estoit desormais trop odieuse, mais pour aller dans la grande allée, afin d'y treuver quelqu'une de ses compagnes, aupres de laquelle il luy fust loisible de soupirer sans crainte le sujet de sa douleur. Elle fut presque jusques sur le bord de Lignon, sans rencontrer personne, mais enfin elle apperceut Astrée ; qui assise sous un vieil chesne, le dos soustenu contre l'arbre, tenoit son visage appuyé sur l'une de ses mains, dans laquelle elle avoit un mouchoir, dont elle se couvroit les yeux. Elle s'estonna de la voir hors de la compagnie d'Alexis et de Leonide. parce qu'elles estoient sorties ensemble, et se doubtant bien qu'elle ne s'en estoit pas separée sans quelque sujet, elle voulut tascher d'en apprendre la cause, et s'approcha avec si peu de bruit, qu'elle vint à cinq ou six pas pres de cette bergere, sans avoir esté entendue. D'abord, les sanglots qui sortoient de l'estomac et de la bouche d'Astrée, firent juger à Diane qu'elle avoit quelque grand desplaisir, mais ce qui luy en donna une plus grande cognoissance, ce fut qu'Astrée tout à coup haussant la voix : Traistre, et perfide, s'escria-t'elle, avec un grand soupir, as-tu donc bien eu le courage de m'offenser si cruellement ? Cruel, devois-tu si longuement abuser de mon innocence, pour me perdre enfin de reputation ? Alors se taisant pour un peu, comme si la violence des sanglots n'eut pas permis qu'elle en eust dit davantage : Miserable que je suis, reprit-elle, comment oseray-je desormais paroistre devant le monde. Je me verray donc obligée à rougir eternellement, et à souffrir qu'on remarque sur mon front les apparences d'un crime que je ne commis jamais.

A ce mot fondant toute en larmes, et portant encore un coup son mouchoir à ses yeux, elle se mit à resver, mais si profondement, que Diane, apres avoir fait un peu de bruit, se vint asseoir

aupres d'elle, et y demeura quelque temps, sans qu'Astrée s'en apperceust. Enfin la voulant retirer de cette fascheuse pensée, et desirant d'apporter quelque remede à sa douleur, bien qu'elle en eust besoin pour elle-mesme : Ma sœur, luy dit-elle, apres l'avoir poussée doucement, quelle nouvelle affliction vous est survenue ? Astrée alors, se resveillant comme d'un profond sommeil, et se voyant si pres de la personne du monde qu'elle estimoit le plus, sans respondre toutefois à ce que Diane luy avoit demandé, car à peine en avoit-elle ouy la voix, se levant sur ses genoux, elle se mit à l'embrasser, et à verser tant de larmes, que Diane qui n'estoit pas affligée d'une moindre douleur, se sentant provoquée par cet object de pitié, à ne plus retenir les siennes, commença de son costé à pleurer, et ainsi sans dire un seul mot, elles furent assez long-temps sans donner aucun relasche à leurs pleurs ny à leurs embrassements.

Enfin Astrée, avec une voix toute entrecouppée de souspirs : Ah ! ma sœur, luy dit-elle, ah ma sœur ! je suis perdue. – Pourquoi, ma sœur, respondit Diane ; qui vous a causé cette mauvaise humeur ? – Celadon, repliqua Astrée. Diane alors s'imaginant que la mort de ce berger luy estoit revenue en la memoire, et qu'estant si proche de Lignon, elle n'avoit pu s'empescher de repenser au triste accident qui luy estoit survenu : Ma sœur, luy respondit-elle, ce n'est pas que je veuille condamner vos pleurs, mais vous me permettrez bien de dire, que si les larmes que vous avez versées depuis sa perte, pouvoient estre mises ensemble, elles feroient une riviere plus grande que celle où il se noya. Croyez-moy, ma compagne, vous l'avez assez pleuré ! – Ah ma sœur, dit Astrée, en l'interrompant, que vous estes peu sçavante ! Pleust aux dieux, qu'au mesme temps qu'il se precipita, je me fusse noyée avecque luy, je ne languirois pas à cette heure dans la peine où je suis, et ne me verrois pas reduitte à estre la fable de tout le monde, pour tant de mauvais contes qu'on va faire de moy.

Diane ne pouvant comprendre ce qu'elle vouloit dire : Je vous jure, ma sœur, reprit-elle, que je seray long-temps ignorante, si vous ne m'instruisez mieux. Mais, continua-t'elle, je vous prie, parlez-moy franchement, et faites que je sçache au vray le sujet de vostre desplaisir ; vous assurant qu'avec la mesme liberté, je vous descouvriray une chose qui me travaille, et qui m'afflige d'autant plus que je suis hors d'esperance d'y pouvoir jamais treuver de remede. – Je veux bien, respondit Astrée, se remettant en la mesme place où elle estoit, et commençant à seicher ses larmes, vous dire ce qui me met en peine, et vous advertir de ce qui m'est arrivé, car encore que je ne voulusse pas rendre ce devoir à l'affection qui a esté commune entre nous, j'y serois obligée par une consideration bien forte, qui est, qu'ayans esté presque une mesme chose, et nos pensées ne nous ayant jamais esté cachées, non plus que nos actions, il est necessaire que vous respondiez de mes deportemens et que ceux qui doubteront de ma vertu, cessent d'avoir mauvaise opinion de moy, par les discours que vous ferez à mon avantage. – Je ne pense pas, repliqua Diane, qu'il se treuve jamais d'homme assez impudent pour entreprendre de vous blasmer, mais quand ce malheur arriveroit, je vous promets inviolablement que je ne le souffriray point, et que je parleray de vous comme je dois. C'est pourquoy, ma compagne, je vous conjure de ne me rien celer, et de m'ouvrir vostre cœur, avec assurance que je ne vous refuseray jamais, quelque chose que vous puissiez desirer de moy. Alors Astrée, achevant de seicher ses larmes : J'ay tousjours bien creu, luy dit-elle, que vostre amitié estoit pour moy aussi grande que je l'ay désirée, voire bien plus que je n'ay merité, aussi afin que vous ne croyez pas que je vous cede en cette volonté, je vay vous faire un discours qu'autre personne que vous ou Phillis, n'eust jamais pu apprendre de moy. Sçachez donc, ma compagne, que tantost, cependant que Paris vous entretenoit, Leonide s'est approchée d'Alexis et de moy, et apres nous avoir demandé quel estoit le sujet de nostre entretien, elle m'a dit : Que me donnerez-vous, Astrée, et je vous diray les meilleures

nouvelles que vous sçauriez desirer ? – Je n’ay rien, belle Nymphe, luy ay-je respondu, dequoy je puisse disposer, car tout ce que j’avois, est aujourd’huy en la puissance de ma maistresse ; mais je vous seray bien obligée, si vous me dites quelque chose qui regarde son contentement ou le mien. – Ce que j’ay à vous dire, a-t’elle adjousté, vous regarde toutes deux immédiatement ; et afin que je vous oste de peine, c’est qu’Adamas vient de m’assurer qu’il ne tiendra desormais qu’à vous, de vous lier d’un nœud que la mort seule pourra desfaire. – Il sçait donc bien, luy ay-je dit, que j’obtiendray parmy les Carnutes la place que j’y demande ? – Il faut bien qu’il en soit assuré, m’a-t’elle respondu, car il m’a commandé de vous en venir porter la nouvelle, afin que vous commenciez de bonne heure à vous preparer, et à vous en resjouyr. – Il y a long-temps, ay-je adjousté, que je m’y suis disposée, mais jusqu’à cette heure je ne l’ay pas osé si parfaitement esperer, c’est pourquoy je veux luy tesmoigner la joye que j’en ay, par les remerciements que je donneray au souvenir qu’il a eu de ma fortune.

Nous allions de cette sorte nous entretenant, lors que Leonide, apres avoir un peu demeuré sans parler, enfin s’approchant de mon oreille, elle a commencé à me dire tout bas : Dites-moy la verité, Astrée, la compagnie de Celadon ne vous eust-elle pas esté bien plus agreable que celle d’Alexis ? – Pourquoy, sage nymphe, luy ay-je respondu, me faites-vous cette demande ? – Pource, a-t’elle adjousté, qu’il est necessaire que je le sçache, pour quelque consideration que je vous diray. A ce mot, j’ay pris garde qu’Alexis s’est un peu esloignée de nous, et qu’enfin, sous pretexte de regarder le tableau qui est posé sur la cheminée, elle a commencé à se promener par la sale. Estant donc demeurée seule avecque cette nymphe : Celadon, luy ay-je dit, estoit un berger, pour qui je ne devois pas avoir de l’inclination, à cause de l’inimitié de nos peres, et Alexis est une fille druyde, que toutes choses m’obligent à cherir parfaitement ; c’est pourquoy il y a bien plus d’apparence que je doive trouver plus de douceurs en sa compagnie, qu’en celle d’un berger, qui ne m’eut, peut-estre, jamais esté qu’indifferent. – Cette feinte, m’a dit Leonide, seroit bonne en une autre saison, ou aupres d’une personne, qui n’auroit pas tant de cognoissance de vos affaires que j’en ay ; mais aupres de moy, qui sçay jusqu’à la moindre des lettres que vous luy avez escrites, et qui n’ignore pas un seul des accidens qui vous sont arrivez, tesmoing vostre jalousie, qui fut cause qu’il se precipita dans Lignon, il faut croire, belle Astrée, que ces feintes sont inutiles, et que vous auriez tort, si vous ne me parliez plus franchement. Jugez, Diane, si j’ay esté surprise de luy ouyr tenir ce discours. Je meure si cela ne m’a presque ravie, mais desirant d’en sçavoir davantage : Et d’où est-ce, luy ay-je demandé, que vous pouvez avoir appris ce que vous dites ? – Je vous le diray, m’a-t’elle respondu, mais je vous supplie, n’en parlez jamais à personne, et jurez-moy, que de tous les secrets que vous eustes jamais, cettuy-cy sera le plus inviolable.

Moy qui ne desiray en ma vie rien avec tant de passion, que de sçavoir par quel moyen elle avoit pu deviner tant de choses, je luy ay juré tout ce qu’elle a voulu, et alors elle a repris ainsi la parole : Il faut que vous sçachiez, Astrée, que mon oncle, comme il est dans une condition qui le separe grandement du commun des hommes, aussi a-t’il des qualitez estranges qui le font approcher de la Divinité. Peu de personnes sçavent jusqu’où va l’excellence de son esprit, car son humilité, qui est incomparable, fait qu’il cache avecque soing ce qu’un autre feroit paroistre par ostentation ; mais moy qui luy appartiens, j’ay eu tant de part en son amitié, qu’il ne s’est presque jamais caché de moy ; et je puis dire qu’il a peu de secrets, dont je n’aye veu faire quelque experience.

Or il y a quelques jours qu’estants dans Marcilly enfermez luy et moy dans sa chambre, il me vint, je ne sçay comment, en fantaisie de luy demander quelque chose de vous, à quoy ayant fait au commencement quelque difficulté de respondre, enfin il me dit : Sçachez, Leonide, que cette bergere est née sous une constellation, qui luy promet des contentements extremes,

mais ils seront meslez de tant de desplaisirs, qu'il se trouveroit peu de personnes qui voulussent estre un jour heureuses à ce prix-là. Elle a eu une passion tres-grande pour Celadon, et c'est sans doubtte qu'elle brusle encore du mesme feu que la discretion de ce berger alluma dans son ame, mais cette flame a si peu de tesmoings, que Diane, Phillis et Alexis, sont les seules personnes à qui elle en a descouvert la violence. Que si vous voulez apprendre une partie des succes qui leur sont arrivez, voyla qui vous en rendra sçavante.

Alors elle m'a dit qu'Adamas luy mit un livre dans la main, et que l'ayant ouvert, il n'y eut pas plustost marqué quelques figures, outre celles qui y estoient desjà qu'elle y leut tout ce qu'autrefois je vous ay raconté de ma vie, et de celle de Celadon. M'en ayant donc redit une partie, elle a continué ainsi : Vous voyez, Astrée, combien peu de sujet vous avez eu de me vouloir cacher quelque chose, que si tout ce que je vous ay dit, est capable de vous obliger à vous fier en moy, confessez librement que vous eussiez esté bien plus contente de finir vos jours aupres de luy, que de vivre aupres d'Alexis, qui en qualité de fille druide ne sçauroit, si je ne me trompe, vous causer que des plaisirs fort communs. – Puis que les actions de ma vie, belle nymphe, luy ay-je dit, vous sont aussi cogneues qu'à moy, et que cette prodigieuse science d'Adamas vous en a fait apprendre jusqu'aux moindres circonstances, je ne vous nieray point qu'il ne soit vray que j'ay aymé Celadon d'une amour toute pure et toute sainte, et que le plus sensible desplaisir que j'aye jamais ressenty, a esté celuy que sa perte m'a causé. Mais les dieux qui font tout pour nostre bien, n'ayants pas permis que nostre affection eust une fin plus heureuse, j'ay enfin porté mon humeur à souffrir cette separation avec patience ; et c'est seulement pour cela que j'ay donné mes volontez au merite d'Alexis, ne croyant pas que l'ombre de mon berger soit en rien offensée, si pour eviter d'estre obligée à recevoir l'alliance de quelqu'un, je me confine avec elle en quelque lieu qui me laisse aussi libre en mes pensées que je la serois peu en la compagnie de Calidon, ou de quelqu'autre de ceux que Phocion me voudroit faire espouser. – Vostre dessein, m'a dit Leonide, est si juste et si beau, qu'Adamas a resolu de vous en faire avoir le contentement que vous esperez ; mais par ce que cette retraite est une espece de mort, je voudrois bien, Astrée, que vous me dissiez en confidence, si devant que mourir au monde, et quitter pour jamais ces agreables demeures, où vous avez autrefois passé de si douces journées avec vostre berger, vous ne seriez point bien aisé de le voir encor une fois, et de luy faire cognoistre que c'est pour l'amour de luy que vous quittez cette contrée, où depuis son absence vous n'avez rien trouvé qui ne vous ait esté desplaisant ? – Helas, belle nymphe, luy ay-je respondu, à quoy me serviroit de vous assurer du contentement que j'en recevrais, puis que ce ne seroit que rengreger ma douleur, et m'apprendre de mieux en mieux, combien il est impossible que le sort qui me l'a ravy, consente jamais à me le redonner ? Non, non, sage Leonide, ay-je adjouté, j'ay trop offensé son amour, pour n'estre pas eternellement punie du supplice que je souffre, dans l'assurance où je suis de le revoir jamais. Le moment auquel je le vis precipiter dans Lignon, la teste baissée, et les bras ouverts, comme s'il eust esté bien aise d'embrasser cet element, qui luy devoit estre plus favorable que moy ; ce moment, dis-je, ce traistre moment, fut celuy qui le desrobant à ma veue, osta de mon ame l'esperance d'estre encor aymée de luy. – Ne vous enquez pas, m'a-t'elle dit alors, s'il est impossible ou non que je vous donne ce contentement, c'est un soing qui ne touche que moy, et dont la peine ne sera, peut-estre, pas si grande que vous vous l'imaginez. Dites-moy seulement si vous le desirez, car pour ne vous en mentir point, je le puis absolument, et ce mesme livre, dans lequel mon oncle me fit lire l'histoire de vos amours, est celuy par l'ayde duquel je vous feray revoir l'image de vostre tant aymé Celadon.

Disant cela, elle m'a ouvert un livre qu'elle tenoit entre les mains, où j'ay veu quantité de

figures et de caracteres qui me sont entierement incogneus ; de sorte, que des que j'ay eu jetté les yeux dessus, je ne sçay si ç'a esté un effect de mon imagination, ou si veritablement il y a quelque secrette vertu enfermée ; mais il est certain que je me suis sentie comme saisie d'une frayeur non accoustumée, et que tout mon sang s'est esmeu. Cela a esté cause que j'ay esté quelque temps sans parler, dequoy Leonide s'appercevant : Voyez-vous, Astrée, a-t'elle continué ; à tout cecy il ne faut qu'un bon courage, et une forte resolution ; car enfin ou vous aymez Celadon, ou vous ne l'aymez point ? Si vous l'aymez bien, laissez faire à l'Amour, ce dieu est assez puissant pour donner un bon succez à toutes nos entreprises ; que si vous ne l'aymez plus, ne souffrez pas que son nom vive encor dans vostre memoire, et je perdray le soing de vous le montrer, aussi bien ne le desirois-je que pour vostre contentement. – Helas ! belle nymphe, luy ay-je respondu, que vous me touchez bien en la plus sensible partie de mon ame ! Eh ! pourquoy mettez-vous en doute que j'ayme la memoire de ce berger, s'il est vray que vous ayez leu depuis peu de temps, les secrets de ma vie les plus cachez ? Sage Leonide, sçachez que, si vous remarquez en moy quelque repugnance au dessein que vous avez, ce n'est pas que je ne meure d'envie de revoir Celadon, mais c'est veritablement qu'outre la difficulté que j'y trouve, j'avoue que je crains de n'avoir pas assez de courage pour observer peut-estre tout ce que vous me commanderez. Que si vous prenez la peine de me dire de bonne heure ce que vous voudriez que je fisse, j'essayerois d'y preparer mon esprit. – C'est en quoy, m'a-t'elle dit, je vous satisferay facilement, et vous diray qu'il faut, en premier lieu, que nous nous retirions, vous et moy toutes seules, en quelque endroit que nous choisirons dans le bois, où personne ne pourra venir troubler nostre amoureux mystere. – Ah dieux ! ay-je dit en l'interrompant, dès là je cognois la chose impossible.

Si vous me contraignez d'aller seule où vous marquerez vos figures, et où vous ferez, peut-estre, quelque noir enchantement, je crains que mon esprit se trouble aussi bien que l'air que vous ferez obscurcir, et que les images que vous presenterez à mes yeux me soient à l'abord si effroyables, qu'elles me fassent mourir, devant que je puisse revoir celle du pauvre Celadon. – C'est, a-t'elle adjousté, ce que vous ne devez point craindre, mon dessein s'achevera sans que l'air s'en offense, ny que le soleil en pallisse d'horreur ; les fleurs au contraire en paroistront plus belles, et vous verrez que la terre mesme, rira du plaisir que vous recevrez. Mais enfin, il faut que vous soyez seule, car il seroit à craindre qu'en l'habit où Celadon paroistra devant vous, il n'eust honte d'estre veu de quelque œil qui fust estranger. – Comment, sage nymphe, luy ay-je dit, et si je vous demandois qu'Alexis y fust, croyez-vous que l'ombre de Celadon en fust scandalisée ?

Leonide alors, faisant semblant d'y penser : Je croy, a-t'elle repris tout à coup, que la volonté que vous avez pour elle, sera plustost agreable à Celadon, qu'elle ne luy desplaira ; c'est ce qui me fait juger, qu'encore que nous l'appellions à cette ceremonie, elle n'y rapportera pas de l'empeschement. – Et bien, luy ay-je dit, pourveu que ma maistresse y soit, j'iray par tout où vous voudrez, et me promets de ne rien craindre, tant que vous me permettrez d'estre en sa compagnie. – Voyez donc, m'a dit Leonide, si elle y consentira, et puis nous irons mettre la main à l'œuvre. A ce mot je me suis levée d'aupres d'elle, comme vous avez veu.

- Je vous jure, ma sœur, dit Diane, que je n'y ay pas pris garde, car je croy que ç'a esté environ le temps, que Paris estant sorty, je m'entretenois avec Silvandre. – Vous avez raison, ma sœur, reprit Astrée, j'ay veu que Silvandre estoit aupres de vous. Mais pour continuer le discours que j'ay commencé, je vous diray que me! suis approchée d'Alexis, qui comme vous avez desja ouy, s'amusoit à se pourmener par la sale, et à considerer quelques peintures. Et d'abord que j'ay esté aupres d'elle : Ma maistresse, luy ay-je dit, je viens demander vostre advis, et implorer vostre secours sur une chose qui m'importe. – Mon serviteur, m'a-t'elle

respondu, vous pouvez tout sur moy, et vous ne devez pas douter que je ne vous serve de tout mon cœur. – Mais je crains, luy ay-je dit, que la priere crue je vous veux faire, vous soit importune, par ce que vous croirez, peut-estre qu'elle contrevient à ce que je vous dois. – Nullement, a-t'elle adjousté, vous ne sçauriez faillir auprès de moy, qui prendray tousjours en tresbonne part tout ce qui viendra de vous. – Vous me promettez donc, ma maistresse, ay-je continué, que cela ne vous faschera point, et que vous me presterez un peu de vostre courage pour l'execution de mon dessein ? – Je vous promets, m'a-t'elle répondu, de vous donner, non pas seulement mon courage, mais ma personne mesmes, si elle est utile à quelque chose qui regarde vostre contentement. – Elle y est veritablement necessaire, luy ay-je dit, car ma maistresse, il faut que vous sçachiez que Leonide ayant leu, peut-estre, dans mon ame, qu'il y reste quelques flames de celles qu'autrefois Celadon y a si vivement allumées, et voyant que cette retraitte que je dois faire avecque vous parmy les vierges druides, est sur le poinct de me separer pour jamais de ces lieux, où la presence de mon berger m'a esté jadis si douce et si agreable, elle a resolu de me donner devant nostre depart le plaisir de revoir encore une fois son image.

J'ay bien pris garde, ma chere sœur, qu'au mesme instant qu'Alexis a ouy ma proposition, elle a rougi, et que bien-tost apres, les roses mourants sur son visage, elle est demeurée enfin aussi pasle qu'un criminel à qui on a prononcé l'arrest de sa mort. Mais n'en pouvant deviner la cause, je luy ay demandé d'où pouvoit proceder le changement que je remarquois en elle ; au commencement elle a esté un peu empeschée à me respondre, mais enfin elle m'a dit : Je vous assure, mon serviteur, que le dessein de Leonide m'effroye, et que j'ay de la peine à comprendre de quelle invention elle se servira pour contenter vostre curiosité. – Ah ! ma maistresse, luy ay-je dit, si vous sçaviez les choses qu'elle m'a racontées, et de quelle façon elle peut penetrer quand il luy plaist, dans les secrets des ames les plus couvertes, vous perdriez beaucoup de cet estonnement ! J'ay esté d'abord en la mesme peine où vous estes, mais certes quand elle m'a eu dit des particularitez de ma vie, qu'autre que les dieux, Celadon et moy, ne pouvoit sçavoir, j'ay creu que ce qu'elle me promettoit n'estoit pas plus impossible que le reste. – Pour moy, m'a dit Alexis toute troublée, je feray tout ce que vous voudrez, mais pour ce qui vous touche, je serois bien d'advis que devant que vous engager à cela, vous fussiez preparée à tout ce qui vous y peut arriver de fascheux ; car enfin que sçay-je de quel œil vous verrez ce berger ? Peut-estre vous paroistra-t'il si desagreable, que vous le hayrez autant que vous vous imaginez à cette heure de le pouvoir aymer.

Que s'il arrive qu'une seule de vos pensées tende à luy procurer ce mescontentement, c'est sans doubte qu'un second desespoir, pire mille fois que le premier, sera cause que vous le perdrez, mais sans esperance que tous les secrets de la magie puissent jamais le faire revenir des lieux où son ame se sera retirée. – Ma maistresse, luy ay-je dit, je ne crains pas que ma hayne le chasse, comme je n'espere pas que mon amour le puisse retenir. Mais puisque cette officieuse Leonide me veut donner le bien de le revoir, pour le moins durant un quart d'heure, je vous supplie de ne vous opposer pas au plaisir que j'en attends. A ce mot ayant la larme à l'œil, innocente que j'estois, je luy ay pris la main, et la baisant mille fois, je l'ay conduite auprès de la nymphe, qui ayant sceu qu'Alexis consentoit à venir avecque moy, s'est mise au milieu de nous, et lors que Bellinde et vous estes sorties, nous a menées dans le bois, pour m'y faire recevoir le plus sensible desplaisir qu'une honneste fille pouvoit jamais ressentir.

A ces dernieres paroles, Astrée se remit à pleurer, avec tant de violence, qu'elle fut contrainte de cesser son discours, et Diane prenant la parole : Je vous jure, ma sœur, luy dit-elle, que ç'a esté environ ce temps-là, que j'ay aussi esté affligée de la plus cuisante douleur que j'aye jamais receue, mais si vous desirez que je vous la raconte, je vous prie, ne me faites pas

languir dans l'envie que j'ay de sçavoir ce qui vous est arrivé, afin que je mesle pour le moins mes larmes avec les vostres, et que nostre affliction se partageant entre nous, elle soit tant plustost allegée. – Ma sœur, reprit Astrée, portant son mouchoir à ses yeux, excusez l'excez de mon desplaisir, et ne vous estonnez pas s'il est capable de m'oster la parole, puisque je cognois parfaitement qu'il aura assez de pouvoir pour m'oster mesme la vie. Mais devant que la douleur me reduise à cette extremité, je veux bien vous achever le recit de cette aventure. A ce mot Astrée alloit continuer, quand elles ouyrent la voix de Phillis, qui ne sçachant où pouvoient estre ses compagnes, les alloit cherchant de tous costez, et cependant s'amusoit à chanter une Villannelle que Lycidas luy avoit donnée le jour auparavant. Elles presterent donc l'oreille, plustost pour sçavoir quel chemin elle prendroit, que pour aucune envie qu'elles eussent d'escouter les paroles qu'elle alloit chantant ; mais parce qu'il se rencontra qu'elle venoit à elles, et qu'insensiblement elle s'en approchoit, il leur fut impossible de s'empescher d'ouyr qu'elles disoient ainsi

VILLANNELLE

Amour, que j'ayme les lys
Qui sont au sein de Phillis !
Quelques beautez que la Nature
Donne à la naissance des fleurs,
Et quelques aymables couleurs
Dont elle imite la peinture,
Rien n'est beau comme les lys
Qui sont au sein de Phillis !

Zephire envieux de mon aise,
Ne souspire plus que pour eux,
Et dans son transport amoureux
Il va disant, quand il les baise :
Amour, que j'ayme les lys
Qui sont au sein de Phillis !

Leur blancheur que rien ne surmonte,
Reluit d'un éclat nompereil,
Pour eux s'est caché le Soleil,
Et la neige a pasli de honte.
Amour, que j'ayme les lys
Qui sont au sein de Phillis !

Mais j'ay beau cognoistre leurs charmes,
On les defend à mon desir,
Et la mauvaise prend plaisir
A les arrouser de mes larmes ;
Et pourtant j'ayme les lys
Qui sont au sein de Phillis !

Cette bergere alloit chantant de cette sorte, ne croyant pas qu'elle eust tant de sujet de s'affliger, pour l'intérêt qu'elle avoit en la douleur de ses compagnes. Et presque au mesme temps qu'elle eut achevé sa chanson, elle arriva si pres de l'arbre, soubz lequel Astrée et Diane estoient assises, qu'elle les apperceut. D'abord elle s'avança avec un visage tout resjouy, mais dés qu'elle eut jetté les yeux sur elles, elle les vid dans une contenance si triste, qu'elle s'en estonna. Cela fut cause qu'elle s'assit sans leur rien dire, et ne sçachant à qui des deux elle devoit plustost parler, tant elle les voyoit esgallement affligées, elle fut quelque temps sans faire autre chose que les regarder, tantost l'une, tantost l'autre. En fin perdant patience : Est ce, leur dit-elle, mes cheres compagnes, que vous feigniez d'estre ainsi tristes pour me faire peur, ou que veritablement vous ayez quelque juste sujet d'estre si melancoliques ? – Helas ! respondit Astrée, avec un profond soupir, il n'est que trop certain, ma sœur, que mon affliction est vraie, et qu'elle est parvenue au plus haut point où elle pouvoit jamais arriver. – C'est en quoy, adjousta Diane, la mienne n'est pas differente de la vostre, car je sçay bien qu'elle est allée jusqu'à l'extremité. – Vous ne sçauriez, reprit Phillis, trouver en cette matiere un Juge plus confident ny plus equitable que moy, s'il est vray pour le moins que les loix de nostre amitié vous obligent à me faire le recit de ce qui vous fasche. – Pour ce qui me regarde, dit Astrée, je vous en auray bien-tost esclaircy l'esprit, car lorsque vous estes arrivée, j'avois desja commencé d'en faire le discours à Diane, et je croy bien qu'elle ne fera non plus de difficulté que moy, de vous raconter tout ce que vous desirerez sçavoir de ses affaires.

A ce mot elle commença de luy redire succinctement ce qu'elle avoit desja fait sçavoir à Diane, et puis elle continua ainsi : Or il faut que vous sçachiez, mes compagnes, que, cependant que nous allions nous enfonçants dans le bois, Alexis paroissoit tousjours plus espouvantée, et sembloit à sa contenance qu'on la menast plustost à la mort, qu'en un lieu où j'esperois recevoir d'elle le secours que je luy avois demandé. Ses pas estoient incertains et chancellants, et les couleurs de son visage n'estoient pas plus vives que celles du pauvre Adraste, durant qu'il estoit insensé. Moi qui m'en prenois garde, et qui la voyois affoiblir de moment en moment : Ma maistresse, luy ay-je dit, je croyois estre la moins courageuse fille du monde, mais à ce que je voy, vous estes encore moins hardie que je ne suis. – En verité, mon serviteur, m'a dit Alexis, je sçay si peu où Leonide nous meine, ny ce qu'elle veut faire de nous, que cette incertitude m'estonne, et me fait douter si le lieu où elle nous conduit, ne sera point plustot pour moy un lieu de supplice, qu'un lieu de repos. – Je m'assure, ay-je adjouste, que nous en serons bien-tost esclaircies, car nous voicy desja soubz des arbres, dont le feuillage est si espaix, qu'à peine y treuvons-nous assez de jour pour remarquer nos visages, et puisque pour mettre plus facilement son entreprise à execution, elle cherche les lieux les plus obscurs, je ne pense pas qu'en toute l'estendue de ce bois, elle en pust trouver un plus favorable que cettuy-cy. – Le lieu, m'a dit Alexis, est vrayment bien solitaire, mais je ne puis pas comprendre, comme il sera possible que parmy l'horreur que j'y voy, Leonide vous puisse presenter quelque object qui vous soit agreable. – Pourveu, luy ay-je respondu, qu'elle accomplisse sa promesse, et qu'elle me fasse voir Celadon, je suis contente, et quelque horreur que nous remarquions dans cette solitude, elle se perdra sans doute aux premiers regards de mon berger. – Vous estes donc bien resolute, a-t'elle repris, de souffrir qu'il se presente devant vous ? – J'y suis si resolute, luy ay-je repliqué, que je le luy commanderois mille fois au lieu d'une, et je meure si j'eus jamais de passion esgalle au desir que j'ay de le revoir. – Puisque cela est, m'a dit Alexis, avec une contenance bien plus assurée qu'elle ne l'avoit auparavant, allons, belle Astrée, où le Ciel doit prononcer par la bouche de Leonide le dernier arrest de nostre felicité.

Moy qui croyois qu'elle parlast de nostre retraite parmy les Carnutes, qui n'estoit desormais retardée que par la volonté que j'avois de revoir encor un coup Celadon : Allons, ma maistresse, luy ay-je respondu, où le ciel nous doit oster le dernier obstacle qui s'oppose à ma prospérité.

Disant cela, j'ay pris garde que Leonide s'est arrestée, et que se tournant à nous, elle nous a dit avec une voix un peu forcée, et d'un ton plus grave qu'à l'ordinaire : Voicy, Astrée, où les dieux ont destiné que Celadon vous soit rendu, advisez d'estre attentive à ce mystere, et resolvez-vous pour quelque temps au silence, de peur que vous ne le profaniez par vos paroles. A ce mot elle a commencé d'ouvrir son livre, et mettant en terre le genouil gauche, le visage tourné du costé d'où le soleil se leve, elle a tiré un cousteau de sa pochette, par le moyen duquel ayant couppé une branche d'alsier, elle y a gravé quelques caracteres, et a prononcé certaines paroles, où je n'entendois rien du tout. Apres cela elle s'est levée, et s'en venant à nous : Souvenez-vous, Astrée, m'a-t'elle dit, que vous avez promis d'observer tout ce que je vous commanderois, prenez donc bien garde à n'y faillir point, sur peine d'irriter les esprits, dont je vay invocquer la puissance. Disant cela, elle s'est tournée du costé de l'Orient et de l'Occident, et à chaque tour marmotoit quelque chose. Enfin elle s'est approchée de moy, et apres avoir imprimé un cerne sur la poussiere : Mettez-vous là, m'a-t'elle dit, belle Astrée, et preparez-vous à recevoir le plus grand contentement que vous eustes jamais. Puis se tournant vers Alexis, et l'ayant aussi fait mettre dans un cerne : Grands dieux, a-t'elle dit tout haut, qui faites les destinées, puissant Amour, en faveur de qui je pratique un secret qui ne fut jamais cognu d'autre mortel que d'Adamas ; Esprits bien heureux, qui jouyssez des plaisirs que produit une amitié inviolable, dieux, amour, esprits, je vous appelle pour tesmoins, ou plustost pour autheurs de ce miracle, et vous conjure de redonner à la bergere Astrée, l'image, ou plustost la personne mesme de Celadon.

A ce mot me regardant d'un œil plus doux, et s'approchant de moy, avec une desmarche fort posée : J'ay veu, m'a-t'elle dit, Celadon, qui n'attend autre chose pour se presenter devant vous, que le commandement, sans lequel vous luy defendistes d'estre jamais si osé que de paroistre en vostre presence. Ne voulez-vous pas, a-t'elle continué, le luy ordonner ? – Je le veux, sage nymphe, luy ay-je respondu, pourveu que je sçache de quelle façon, ou en quels termes je le dois prononcer. – Pour vous delivrer de cette peine, a repris Leonide, il faut que vous redisiez ce que je diray. Alors ayant commencé tout haut à dire : Celadon, j'ay dit apres elle, Celadon, et ayant adjousté, je vous commande, j'ay dit aussi, je vous commande, de vous presenter à moy, a repris Leonide, et moy j'ay dit, de vous presenter à moy.

A ce mot la nymphe me regardant, et puis Alexis : Qu'est-ce cecy, a-t'elle dit, belle Astrée, ne voyez-vous pas Celadon ? – Je ne voy rien encore, luy ay-je respondu, regardant autour de moy toute craintive, et j'ay bien peur que pour me punir de l'offense que je commis contre son amour, il me veuille priver de la joye que j'aurois de luy en pouvoir demander pardon. Alors j'ay jetté l'œil sur Alexis, et la voyant dans une frayeur extraordinaire : Peut-estre, ma maistresse, luy ay-je dit, vous le voyez ? – Helas ! m'a-t'elle respondu, je le voy vrayment, et je le touche, mais....

A ce mot, la voix luy a failly, et Leonide prenant la parole : Mais a-t'elle continué, il est croyable, Astrée, que vous avez manqué en quelque chose, touchant ce commandement ; si ce n'est aux paroles, c'est peut-estre en la pensée ? – Je vous assure, belle nymphe, luy ay-je dit, que je ne croy pas avoir failly ny en l'un ny en l'autre. Alors m'ayant fait redire jusqu'à trois fois ces mesmes mots : Celadon mon fils, je vous commande sur peine de me desplaire, de vous presenter à moy.

O dieux ! mes compagnes, que vous diray-je ? J'ay veu, chetive que je suis, Alexis ou plustost

Celadon luy-mesme, prosterné à mes pieds, qui m'embrassant les genoux : Le voicy, m'a-t'il dit, mon bel Astre, ce fils que les eaux ont espargné, de peur d'esteindre une seule estincelle de ses flames. Moy qui croyois que ce fust encore Alexis : Ah, ma maistresse, luy ay-je dit, en l'embrassant, que vous estes cruelle de vous mocquer de moy ! – Belle Astrée, a repris Celadon, il n'est plus temps que je sois appellé vostre maistresse, j'ay trop de gloire à porter le nom de vostre tres-humble serviteur.

Et pour marque, a-t'il adjousté qu'autrefois cette qualité m'a esté donné, voylà, a-t'il dit, mettant la main dans son sein, et tirant le mesme ruban qu'il m'arracha le jour qu'il se jetta dans Lignon, voylà le dernier tesmoignage de vostre colere, qui tient attachez ensemble, tous ceux que vous m'aviez donnez de vostre amitié. Alors ouvrant la boette, où est mon portraict, et me le presentant : Ne soyez pas ingratte, a-t'il adjousté, jusqu'au poinct de mescognoistre vostre visage, et si je suis si malheureux que de n'estre plus cognu de vous, pour le moins n'exercez pas cette rigueur sur vous-mesmes. A ce mot il s'est teu, et comme s'il eust fallu que son silence eust esté cause du mien, je suis demeurée sans pouvoir dire seulement une parole. – Vrayment, dit Phillis, en l'interrompant, c'est dequoy je ne m'estonne pas, car vous devez avoir esté bien surprise, puisqu'à vous ouyr seulement raconter cette aventure, je ne sçay moymesme si c'est un songe ou une verité. – Helas ! reprit Astrée, il n'est que trop vray, que ce cruel m'a traitté de la sorte, et pleust aux dieux, que pour faire que ce n'eust esté qu'en songe, ils eussent permis que j'eusse dormy d'un sommeil eternal ! – Pourquoi, repliqua Diane, vous affligez-vous d'avoir eu cette cognoissance, si vous l'avez desirée et recherchée avecque tant de passion ? – Je ne croyois pas, respondit Astrée, qu'elle me deust estre si desavantageuse, ny qu'il fust possible qu'elle m'arrivast de la façon. J'ignorois l'artifice de Leonide, et comme Celadon a jusqu'icy triomphé de mon innocence, sous le personnage d'Alexis, cette nymphe a voulu abuser de ma credulité sous le pretexte d'une science qui ne luy fut jamais connue. – Quoy que c'en soit, reprit Phillis, il nous en est pour le moins arrivé ce bonheur de sçavoir que Celadon est en vie, ce qui ne sera pas un petit sujet de joye pour mon Lycidas. – Quoy que c'en soit, respondit Astrée, il m'en est arrivé ce malheur de sçavoir que j'ay esté trompée, et que ce perfide a esté cause de mille crimes que j'ay commis, pour le chastiment desquels, ce ne sera pas une injustice si on m'accuse d'avoir failly contre ce que je doibs à ma reputation. – Je ne croy pas, adjousta Diane, que personne du monde ait sujet de blasmer vos actions, mais quand il s'en treuveroit quelqu'un de qui la malice les voudroit condamner, vous avez un beau moyen pour leur fermer la bouche, si vous espousez Celadon. – Moy ! dit Astrée, toute troublée, ah ! ma sœur, peut-estre n'est-il desja plus au monde. – Comment, reprit Phillis, et qui l'en auroit osté ? Auriez-vous bien fait une seconde faute, apres avoir payé la premiere si cherement ? – Je ne pense pas, respondit Astrée, avoir point fait de faute quand je luy ay tesmoigné le ressentiment que je devois avoir de sa tromperie. – Pour Dieu ! ma sœur, adjousta Diane, achevez-nous le recit de toute cette action, afin que nous n'en soyons plus en peine. – Je le veux bien, repliqua la bergere, pourveu qu'apres cela Phillis veuille juger sans passion, si je n'ay pas fait ce que je devois. – Dites hardiment, adjousta Phillis, tout ce que vous voudrez, et ne doutez pas que je vous en die franchement mon opinion.

Alors Astrée s'estant un peu remise, continua son discours en cette sorte : Aussi-tost que j'ay eu jetté les yeux sur ma peinture, sur la bague et sur le ruban que Celadon m'a presentez, j'ay porté mes regards sur luy, et les ayant arrestez un peu fixement, j'ay recognu si parfaitement son visage, que je me suis estonnée dequoy j'avois pu demeurer si longtemps dans l'aveuglement où j'avois esté detenue. D'abord j'ay esté sur le point de l'embrasser, et de suivre le premier mouvement de mon amour ; mais tout à coup me remettant en memoire,

l'estat où il m'avoit veue, les faveurs qu'il avoit receues de moy, et combien de fois il avoit eu la liberté de baiser ma gorge, ma bouche, et mes yeux, cela m'a mise dans une telle confusion, que je suis restée aussi immobile qu'une souche.

C'est alors que s'est commencé dans mon ame, un combat entre l'amour et la raison ; la pitié tenoit le party de l'un, et l'honneur suivoit le party de l'autre. L'amour me representoit l'extreme obeyssance de ce berger, sa fidelité inviolable, sa passion, et sa fortune, et la pitié se meslant par la dedans, essayoit de me persuader de donner desormais quelque fin à ses supplices ; mais la raison et l'honneur me faisant voir clairement les mauvais desseins qu'il cachoit sous cette feinte, et me commandant de faire quelque action, qui pust tesmoigner à tout le monde que je n'estois nullement complice de ce desguisement, j'ay enfin suivy cette derniere resolution, et entrant dans la plus grande colere où j'aye jamais esté, sans me souvenir qu'il avoit desja demeuré assez long-temps à genoux, et sans luy faire aucun signe qu'il se levast : Cruel, luy ay-je dit, qui as attenté contre mon honneur, et qui avec une impudence insupportable, oses encore te presenter devant la personne du monde, qui a le plus de sujet de te hayr, comment ne rougis-tu point de ton effronterie ? Perfide et trompeuse Alexis, meurs pour l'expiation de ton crime, et comme tu as assez de malice pour me trahir, trouve assez de courage et de raison pour me satisfaire.

A ce mot, me demeslant de ses bras au mieux que j'ay pu, j'ay commencé à vouloir fuyr ; mais luy, me retenant par ma juppe : Belle Astrée, m'a-t'il dit, je n'attendois pas de vostre rigueur un traitement plus favorable, je sçavois bien que ma faute meritoit un semblable chastiment ; mais puis qu'il est fatal que je meure, et que vostre belle bouche en a prononcé le dernier arrest, par pitié, ordonnez-moy quel genre de mort vous voulez que je suive, afin que mon repentir, et l'obeysance que je vous rendray en ce dernier moment, servent de satisfaction à vostre colere. J'avoue que le ton de voix avec lequel il a proferé ces paroles m'a touchée bien sensiblement, et que peu s'en est fallu que je n'aye cédé aux efforts que faisoit en moy la compassion, mais estant bien resoluée desja à faire quelque violence, non pas seulement sur luy, mais sur moy-mesme, j'ay paru obstinée en mon premier dessein, et retirant ma juppe avecque force : Meurs, luy ay-je dit, comme tu voudras, pourveu que tu ne sois plus, il ne m'importe.

A ce mot je l'ay quitté, et Leonide m'a suivie vingt-cinq ou trente pas, mais voyant que Celadon prenoit un autre chemin, elle m'a enfin laissée pour le suivre, ne voulant pas, à ce que j'ay pu croire, l'abandonner dans l'affliction où je l'ay laissé. Aussi-tost que je les ay eu perdues de veue, j'ay commencé à disputer en moy-mesme si j'avois bien fait ou non, et dans le temps que j'ay mis à venir icy, je pense que j'ay cent fois approuvé mon action, et que cent fois je m'en suis repentie, mais ne trouvant point de moyen de revoquer ma parole, et ne pouvant oster de ma pensée les avantages que sa tromperie luy avoit fait obtenir sur moy, je me suis enfin assise sous cet arbre, où, quand Diane est arrivée, je commençois à me plaindre de ma fortune et de Celadon.

Astrée acheva de cette sorte le discours de ce qui luy estoit arrivé en la nouvelle cognoissance qu'elle avoit eue de son berger, et Phillis qui mouroit de regret dequoy la cruauté de sa compagne avoit imposé à Celadon une peine plus dangereuse que la premiere : Je ne m'estonne pas, ma sœur, luy dit-elle, si vous souffrez du mal, et si le Ciel vous condamne tous les jours à quelque nouveau sujet de douleur ; car en verité, vous avez des façons de l'offenser qui vous sont toutes particulieres, et auxquelles je ne pense pas qu'autre que vous osast jamais avoir pensé. Venez-ça, quel besoing estoit-il de chasser encore une fois ce berger ? Si vous avez creu par là, fermer la bouche à ceux qui auroient voulu vous accuser de quelque crime, ne voyez-vous pas qu'il n'estoit nullement necessaire de recourir à cette extremité, puis

que l'autorité d'Adamas estoit seule capable de vous guarentir de tout soupçon. – Ah ! ma sœur, répondit Astrée, bien qu'il y ait quelque apparence qu'Adamas a sceu quelque chose de tout cecy, je n'en suis pas pourtant assurée, et pour ne pas mentir, c'est à quoy je n'ay point pensé ; mon jugement s'est trouvé si surpris et si embrouillé dans cette procedure, qu'il luy eut esté fort difficile de faire d'autres considerations que celles qui m'ont obligée à condamner ce berger de la plus grande trahison qu'il pouvoit commettre contre moy. – Et bien ! reprit Phillis, peut-estre que le Ciel permettra que vous sçaurez bien-tost le secret de toute cette affaire, afin que vous soyez bourrelée d'un plus sensible remords, et que vous ayez plus de regret d'avoir si mal usé de la faveur que l'on vous faisoit, en vous rendant Celadon. Cependant, pour n'estre pas si peu charitable que vous, je vay penser aux moyens qui pourroient empescher ce berger de se faire du mal, et advertir Lycidas de tout ce que vous m'avez raconté. A ce mot, sans se mettre en peine d'ouyr la responce d'Astrée, ny ce que Diane avoit promis de luy dire, touchant le desplaisir qui l'affligeoit, elle se leva et se remettant dans la grande allée, reprit le chemin de la maison, où elle croyoit que Lycidas pourroit estre desja de retour. Astrée et Diane n'arrestèrent guiere à la suivre, et jugeants bien qu'en se retirant, elles auroient assez de loisir pour s'entretenir encore de leurs affaires, Diane commença de luy redire presque mot à mot tous les discours que Paris luy avoit tenus. Elle luy parla du desespoir de Silvandre, et enfin du commandement que Bellinde luy avoit fait. L'ayant donc bien informée de tout, elle poursuivit ainsi : Or, ma sœur, pour vous ouvrir à ce coup l'interieur de mon ame, je vous diray librement que je ne croy pas que j'eusse plus d'aversion s'il me falloit espouser un tombeau, que j'en ay quand on me propose d'espouser Paris. Ce n'est pas que j'aye de la haine pour luy, ny que je manque de jugement pour cognoistre l'honneur que ce me seroit ; mais, pour le confesser ingenuement, j'ayme mieux Silvandre et si la Nature les a fait naistre inesciaux, croyez moy qu'Amour s'en est bien vangé, puis que les mesmes avantages que la naissance donne à Paris pardessus Silvandre, mon affection les donne à Silvandre sur Paris. Voyla de quelle façon le Ciel se joue de moy, me faisant avoir de la bonne volonté pour un, en qui je ne puis rien pretendre, et m'empeschant d'en avoir pour celuy, à qui je dois estre sacrifiée. – Vostre malheur, luy dit Astrée, n'a rien de commun avec le mien, car dans le succez de vostre vie, il n'est rien arrivé qui puisse blesser vostre reputation, au lieu que dans la suite du desguisement de Celadon, la plus innocente de mes actions pourroit avec raison estre tenue pour un crime. D'ailleurs, que vous espousiez Paris ou Silvandre, la fortune vous offre tousjours l'esperance de quelques contentements, mais que j'espouse Celadon ou que je ne le voye jamais, cela ne sçauroit empescher que je ne demeure tachée de toutes les fautes dont un mauvais esprit me voudra charger. Mais, continua-t'elle en soupirant, je suis resolute d'y apporter bien-tost le remede que le desespoir enseigne aux ames qui se lassent de souffrir.

A ce mot, elle se teut, et Diane reprenant la parole : Ma compagne, luy dit-elle, vous trouvez vostre mal plus grand que le mien, parce que vous le ressentez, et je trouve le mien plus grand que le vostre, parce que je sçay combien il m'est cuisant ; assurez-vous que les causes qui peuvent rendre une douleur insupportable, se treuvent mieux en mon affliction qu'en la vostre, par ce, qu'outre qu'en l'estat où je suis, j'ay le mesme desplaisir que vous, qui est de ne pouvoir posseder la personne que j'ayme. Encore ay-je un regret que vous n'avez pas, qui est de me voir contrainte de me donner en proye à la tyrannie de celle qui peut disposer de moy. Toutefois, ma sœur, peu s'en faut que je ne me resolve aussi, de recourir à ce commun remede, qui ne peut estre refusé à personne, et que je ne consente à mourir, plustost qu'à prononcer cet ouy, qui doit estre le premier moment, et le premier autheur de toutes mes peines.

Avec semblables discours ces belles filles arriverent si pres de la maison du Druides, qu'elles

apperceurent Lycidas, qui sortoit avec Phillis, et qui monroit à sa contenance d'avoir quelque affaire bien pressée. Astrée pria Diane de s'esloigner un peu, pour ce qu'elle apprehendoit de le rencontrer, ce que la bergere luy ayant accordé facilement, elles se jetterent dans une petite allée qui respondoit à celle dans laquelle elles estoient, et s'estants cachées sous la bordure, elles n'y furent pas long-temps, sans ouyr que Lycidas, marchant à grands pas : Mais, Phillis, dit-il, n'avez-vous point sceu de cette cruelle en quel endroit s'est passée cette tragedie ? – Je vous jure, luy respondit la bergere, que c'est la seule chose que j'ay oubliée. Mais, adjousta-t'elle, cherchez-le avec le plus de soing que vous pourrez, et peut-estre vous rencontrerez Leonide qui vous en donnera quelques nouvelles. – Ah ! dieux, reprit Lycidas se hastant toujours de marcher, si Astrée eut voulu rabattre un peu de sa suffisance accoustumée, elle eust bien peu me garentir de la peine que je vay prendre ; mais je croy qu'elle n'est au monde que pour la ruine de nostre maison.

Ce fut-là le dernier mot qu'elles ouyrent, pource qu'il s'estoit desja un peu esloigné. Cela fut cause que se doutans bien qu'il n'eut sceu les appercevoir, elles sortirent, et ne furent pas plus-tost r'entrées dans la grande allée, qu'elles virent que Phillis revenoit seule. Elles l'attendirent donc, et d'abord qu'elle se fut approchée : Et bien ! luy dit Astrée, je pense que Lycidas est bien en colere contre moy ? – Mais, respondit Phillis, n'en a-t'il pas raison ? croyez-vous qu'il ait si peu d'interest pour Celadon, qu'il ne doive hayr ceux qui sont cause de sa perte ? – Helas, ma sœur, reprit Astrée, j'avoue que la premiere fois qu'il se perdit j'en fus vrayment la cause, et que je fis un peu de faute de le condamner si legerement, mais aujourd'huy ne se doit-il pas accuser luy-mesme de son malheur ? A qui peut-il reprocher quelque manquement, qu'à sa mauvaise humeur qui l'a porté si indiscrettement à la recherche de mille faveurs qu'il a obtenues de mon innocence, sous la tromperie dont il s'estoit couvert ? Voyez-vous, Phillis, la conservation de ce berger me devoit estre bien chere, mais celle de mon honneur luy devoit bien estre pour le moins aussi considerable ; cependant vous avez veu mille fois qu'il n'en a point fait de conte, et qu'il ne cessoit de me baiser et de m'embrasser, abusant insolemment de la liberté que je donnois à la qualité d'Alexis, et dont je ne luy eusse pas laissé la moindre partie, s'il eust paru devant moy sous la personne de Celadon. Ce n'est pas que je ne reconnoisse desja, qu'insensiblement je me pourrois resoudre à luy pardonner cette offense ; mais quand je me remets dans l'esprit l'image des choses passées, je meure si je n'entre dans un tel transport, que si je luy pouvois ordonner une peine plus grande que celle à quoy je l'ay soumis, je pense que je le ferois. – Vrayment, ma sœur, adjousta Phillis, je ne pense pas que bergere de Forests ait jamais eu des repentirs plus hors de saison que les vostres ! De mesme me tesmoignastes-vous avoir quelque regret de la perte de Celadon, la premiere fois que vous le vistes perir. Voyez-vous, Astrée, je trouve ces remords tres-inutiles, et j'eusse mieux aymé vous voir relascher quelque chose de cette rigueur, que vous avez exercée contre luy, bien que c'eust esté en quelque sorte, au prejudice de cette extreme discretion, que vous vouliez qu'il eust pour vous, que vous voir aujourd'huy dans la peine où vous estes, pour guerir le mal que vous avez fait. – Ma sœur, reprit Astrée, croyez-moy, que, qui pourroit comme cela disposer de ses mouvements, auroit une qualité qui le releveroit par dessus la nature de tous les hommes.

Nous sommes trop foibles pour avoir cet empire sur nous, il faut que nous observions, comme par force, les loix que nos passions nous imposent, sans qu'il nous soit possible de prévoir sur le champ, les accidents qui nous en peuvent arriver. Pensez-vous qu'en cet instant, que l'honneur m'a dit que Celadon estoit indigne de vivre, j'aye creu que j'aurois quelque regret de l'avoir fait mourir ? Nullement. Au contraire, j'ay creu que je devois cette vengeance à ma reputation, et que je serois toujours fort contente de l'avoir conservée aux despens mesmes

de la vie de ce berger. – Cependant, dit Phillis, vous voyez à quoy nous en sommes, vous voudriez, peut-estre, n'estre jamais entrée en colere contre luy, et l'avoir receu avecque joye, lors que Leonide vous l'a présenté ? – Je voudrois, respondit Astrée, qu'il ne se fust jamais disposé à me decevoir, afin que sans me faire tort j'eusse pu luy rendre une partie de ce que je dois à l'amitié qu'il m'a portée ; mais puis que ce malheur est avvenu, j'avoue que, quelque regret que j'en ressent, je ne sçaurois condamner ce que j'ay fait.

Disant cela, Astrée, qui estoit la plus avancée, outrepassa la grande allée, comme voulant se retirer dans la maison, à cause qu'il se faisoit desja un peu tard. Mais Diane qui s'en prit garde, et qui n'avoit pas moins d'horreur de ce lieu, que de quelque obscure prison, n'y voulant entrer, que lors que la nuit les y contraindroit : Ma compagne, luy dit-elle, il me semble que nous aurions encore assez de jour pour aller jusqu'au Labyrinthe, et si vous le trouviez à propos, nous irions faire un tour jusques-là. – Allons, luy respondit Astrée, où il vous plaira. Alors elles prirent un peu sur la main gauche, et s'estans jettées dans l'allée qui les devoit conduire jusqu'à ce Dedale, aussi-tost elles apperceurent Leonide qui venoit à grands pas, et qui portoit la contenance d'une personne qui a quelque grand sujet de douleur. Cela fit un estrange effect dans l'ame d'Astrée, car luy estant resté quelque esperance que cette nymphe arresteroit les desseins de Celadon, dès qu'elle la vid revenir seule, à peine qu'elle n'en mourut de desplaisir. Les premiers tesmoignages qu'elle en donna parurent sur son visage, et puis ayant commencé à souspirer : Ah dieux ! dit-elle, mes compagnes, voylà Leonide qui nous vient annoncer la mort de Celadon. – C'est, respondit Phillis, ce que vous ne devez pas trouver estrange, puis que vous l'avez désirée, et que vous luy avez si absolument commandé de la rechercher.

Disant cela, la nymphe arriva si pres d'elles, qu'il leur fut facile de remarquer le trouble où estoit son esprit ; et par ce que Leonide estoit un peu en colere contre Astrée, pour le mauvais traitement qu'elle avoit fait à Celadon, dès qu'elle les apperçut, elle se voulut jeter dans une autre allée, afin de ne les rencontrer point. Mais Phillis luy couppant chemin l'atteinçit, et la supplia de demeurer, ce qu'ayant enfin obtenu sur elle, soudain qu'elle fut en la presence d'Astrée : Vous avez raison, sage nymphe, luy dit la bergere, de fuyr l'abord d'une miserable, qui a pourtant plus de sujet de se plaindre de vous, que vous n'en avez de la hayr. – Vous avez sujet, respondit un peu froidement Leonide, de vous plaindre de moy, comme de la personne du monde qui a contribué le plus de soing et de peine à vous procurer le bien que vous avez refusé, et que vous ne possederez jamais, car les dieux sont trop justes pour ne vous punir pas de vostre cruauté, par quelque estrange supplice. – Les dieux, reprit Astrée, lisent dans mon ame, et jugent de ma volonté, s'ils y trouvent du crime, je ne refuseray jamais quelque peine qu'ils me veuillent imposer, mais je croy bien qu'ils espargneront mon innocence, et qu'ils ne trouveront pas dequoy me condamner. – Tous ces discours, dit Phillis, ne me guerissent pas l'esprit, je veux sçavoir où est Celadon. Pour Dieu ! belle et sage Leonide, ostez-moy de la peine où j'en suis. – Vous sçavez donc bien, respondit Leonide, que Celadon est en vie ? – Je sçay, repliqua Phillis, une partie de ce qui s'est fait aujourd'huy à son occasion, et combien cruellement cette fascheuse l'a condamné une seconde fois à se desesperer. – Puis que cela est, dit la nymphe, je vous veux advertir de ce qui est arrivé depuis, afin que vous jugiez si Astrée n'est pas la plus mauvaise fille du monde, de dire encore, qu'elle a du sujet de se plaindre de moy.

A ce mot Leonide s'alla asseoir sur l'herbe un peu à costé de l'allée où elles estoient, et Diane, Astrée et Phillis s'estant assises autour d'elle, la nymphe leur parla en ces termes : Si je ne voyois que le jour est prest à finir, et qu'il ne me sçauroit donner le temps de vous dire beaucoup de choses, je vous esclairois l'esprit de toutes les doubtes où vous pouvez estre,

pour ce qui regarde la vie que Celadon a menée, depuis que nous le retirâmes de l'eau, mais en attendant que je vous raconte cette histoire avecque plus de loisir, je vous diray que, dès le moment qu'Astrée a esté séparée de nous, j'ay couru apres Celadon, que j'ay atteint facilement, parce qu'il ne croyoit pas que je le suivisse.

Et me jettant à ses bras, comme si j'eusse eu crainte qu'il eust esté en estat de s'outrager : Berger, luy ay-je dit, Astrée vous mande que vous viviez, et que vous l'aymiez. Il a esté un peu surpris à la verité car, comme je vous ay desja dit, il ne me croyoit pas si pres, et mesmes qu'il m'avoit veu courir apres Astrée ; mais se tournant vers moy, et me regardant avec une froideur incomparable : Astrée, m'a-t'il respondu, ne desire plus que je vive, puis qu'elle m'a commandé de mourir ; et c'est à tort qu'elle m'ordonne que je l'ayme, puis que malgré sa rigueur, je ne puis empescher que mon ame ne l'adore, plus religieusement qu'elle n'a jamais fait.

J'avoue que je me suis estonnée de le voir si composé, car je m'imaginois de le trouver tout en fureur ; mais ne laissant pas d'en tirer un mauvais augure : Celadon, ay-je adjousté, je ne vous dis rien qu'elle n'avoue, et qu'elle ne vous die elle-mesme, si vous prenez la peine de la revoir.

– Moy ? s'est-il escrié se reculant d'un pas, ah ! belle Leonide, cela n'est plus en ma puissance, vous avez ouy quel a esté l'arrest qu'elle a prononcé contre moy, c'est son dessein que je l'exécute, aussi n'y rapporteray-je point de difficulté, je suis disposé de tout temps à l'observation de ses ordonnances et le plaisir que j'aurois à vivre ne sçauroit estre plus grand que celui que j'auroy à luy obeyr. – Mais, ay-je repris, que pensez-vous que je devienne, croyez-vous que je vous abandonne dans ce transport ? Assurez-vous, Celadon, que je ne vous quitteray point, et que j'empescheray, tant qu'il me sera possible, que vous ne vous fassiez du mal. – Sage nymphe, m'a-t'il respondu, quand vous n'auriez pas resolu de me quitter, la nuit vous y contraindra, elle sera plus puissante à vous le persuader que toutes mes supplications ny mes paroles ; aussi ne me mets-je pas beaucoup en peine de vous en solliciter. L'horreur des tenebres, et la solitude de ce bois ne conviennent nullement avec les craintes et les frayeurs qui sont ordinairement dans l'esprit d'une fille ; c'est pourquoy vous devez estre plus amie de vostre repos que du mien, et n'avoir pas tant de soing d'empescher ma mort, qu'il ne vous en reste pour éviter la vostre. – Vous avez beau me prescher, luy ay-je dit, j'y suis resoluë, et je ne me separeray point de vous, tant que vous serez en si mauvaise humeur ; que si l'horreur de cette solitude m'imprime quelques craintes dans l'ame, sans doute les dieux permettront que je les surmonte. – C'est en quoy, a-t'il dit assez promptement, vous vous decevez, car le meilleur office que vous me pussiez rendre, seroit de consentir à ce que la justice d'Astrée a destiné de moy. Croyez-moy, Leonide, cette bergere ne faillit jamais en ce qu'elle commanda, et je ne sçaurois faillir, non plus, de quelque facon que je luy obeysse.

Permettez donc que j'acheve de luy donner le contentement qu'elle me demande, et ne souffrez pas qu'elle vous haysse, de quoy vous y aurez mis quelque empeschement.

Cependant qu'il me disoit toutes ces raisons, j'ay porté tout à coup ma pensée sur les mesmes paroles que vous luy avez dites, dans la colere où vous vous estes mise, et m'imaginant d'avoir trouvé une bonne invention pour le consoler : Celadon, luy ay-je dit, je ne veux pas empescher que vous ne rendiez à vostre bergere toute l'obeyssance que vous luy devez ; mais aussi, je ne veux pas que vous passiez au delà, ny que vous vous figuriez, pour vous affliger, des choses qui ne sont pas. Voyons, je vous prie, quel a esté le commandement qu'elle a fait, et si nous y pensons bien, nous trouverons que nous n'avons pas beaucoup de sujet de nous en plaindre. – Aussi a-t'il adjousté, n'en murmure-je pas seulement, c'est assez que je sçache qu'elle veut que je ne sois plus, et cela ne pouvant arriver que par ma mort, je dois recourir à ce remede. – Je ne pense pas, luy ay-je dit, qu'elle ait eu cette pensée, car elle s'en fust mieux

expliquée qu'elle n'a fait. Je croy bien que son dessein a esté de vous tesmoigner qu'elle a quelque honte d'avoir esté! trompée, et peut-estre de vous avoir accordé quelques privautez trop particulieres. Mais quand il a esté question d'en ordonner la penitence, croyez-moy, Celadon, qu'elle ne s'est pas adressée à vous. – Et à qui donc ? a-t'il adjousté. – A Alexis, luy ay-je respondu. – Ah ! Leonide, a-t'il repris incontinent, je voy bien où vous voulez tumber, assurez-vous que vous n'en viendrez pas à bout. J'ay leu trop clairement sur le visage d'Astrée la volonté qu'elle a que je me perde, et souvenez-vous que s'il luy est eschappé de nommer Alexis au lieu de Celadon, ç'a esté que ce nom de fille ne luy a pas semblé si odieux que l'autre, ou qu'ayant eu, depuis peu, le nom d'Alexis en la bouche et dans la memoire plus souvent que le mien, il ne luy a pas esté possible de s'empescher de le nommer, mais, quoy que c'en soit, ç'a tousjours esté à moy qu'elle a parlé, ç'a esté en me condamnant par la fureur de ses regards, et en se desmeslant de mes bras avecque plus de violence que si j'eusse esté quelque lyon ou quelque satyre.

Avec semblables paroles il s'alloit tousjours esloignant, et moy qui voyois bien que la nuict approchoit, et qui sçavois que quelque semblant que j'eusse fait d'estre bien resoluë à surmonter les frayeurs et les horreurs de la nuict, je n'aurois jamais assez de courage pour obtenir cela sur mon esprit. – Mais enfin, Celadon, luy ay-je dit, quelle est la resolution que vous avez faite ? – Conforme, m'a-t'il respondu, au commandement que la belle Astrée m'a fait. – Vous n'entreprendrez donc rien contre vous, ay-je adjousté, car encore qu'elle vous ait ordonné de mourir, elle ne vous a pas commandé de vous tuer vous-mesmes. A ce mot il s'est mis à penser un peu et quand j'ay veu qu'il ne me respondoit point : Je ne treuve pas, ay je continué, que son ordonnance vous doive troubler, car dés que vous vinstes au monde, cette loy vous fut imposée par la Nature qui vous ordonna de mourir dés qu'elle commença de vous faire vivre. Et certes puisqu'Astrée ne vous a point assigné de temps, je serois d'avis que vous attendissiez de luy obeyr, jusqu'à ce que la foiblesse de vostre humanité, exige de vous ce tribut qu'elle reçoit de toutes les creatures.

– Belle nymphe, m'a-t'il dit alors, Astrée ne m'a point assigné de temps, parce qu'elle sçait bien, que je ne dois pas estre moins prompt à l'execution de ses ordonnances, qu'elle l'est à les prononcer. Je ne doute point qu'elle n'ait voulu que le mesme jour qui lui a fait cognoistre ma faute, serve pour la vanger et pour me punir ; je vous conjure donc de ne vous opposer plus au desir que j'en ay. Que s'il vous reste dans l'ame quelque petite marque de la bonne volonté qu'autrefois vous m'avez tesmoignée, je vous conjure de m'en donner cette derniere preuve. Dittes à cette belle ingratitude, (car vous la verrez sans doute dans une joye nom-pareille, à cause du malheur qui m'est arrivé,) que je n'ose pas m'affliger de mon trespas, de crainte que ma douleur fust un legitime sujet pour provoquer la sienne ; assurez-la que de toutes les faveurs qu'elle m'a jamais faites je tiens cette-cy pour la plus grande, puisqu'il luy a plu de me delivrer en un moment, de tous les ennuis qu'elle estoit capable de me faire souffrir. Je ne croy pas qu'après ma mort il reste à cette belle fille de la colere contre moy ; que si par malheur son esprit n'estoit pas assez vangé, par pitié faites qu'elle me pardonne le surplus de mon crime. Je voudrois bien en faire moy-mesme la penitence, mais n'en ayant pas le temps, et ne la pouvant mieux satisfaire que par la perte de ma vie, dites-luy, belle nymphe, que je la vay finir pour l'amour d'elle, et que, comme il n'y avoit qu'elle pour qui je voulusse vivre, aussi n'y avoit-il qu'elle, qui me pust faire resoudre à mourir.

Belles bergeres, j'avoue que j'ay ouy tout cela sans luy rien dire, car mon cœur s'est tellement attendry, que je n'ay plus pensé qu'à seicher les larmes qui commençoient à me mouiller le visage ; de sorte qu'au mesme temps que j'ay voulu ouvrir la bouche pour luy dire quelque chose : Mais, a-t'il continué, c'est trop languir dans un si beau dessein, c'est trop resister à la

volonté d'Astrée, qui auroit un nouveau sujet de me condamner, si elle estoit advertie du retardement que j'apporte au plaisir qu'elle recevra de ma mort : Adieu, belle nymphe, adieu sage Leonide, ne soyez pas comme Astrée, insensible aux traicts de la compassion, et permettez, je vous supplie, que je desrobe un baiser à vostre main, pour assurance que vous en obtiendrez un de cette bergere, ou pour le moins que vous prendrez la peine de le luy demander, pour une marque de la volonté qu'elle aura d'oublier toutes mes offenses.

A ce mot, ô dieux ! je meurs quand j'y pense, il a pris ma main, et l'ayant portée à sa bouche jusqu'à trois fois, il s'en est eschappé, et s'est mis à courir avec tant de force, qu'encore que je me sois hastée de le suivre, je l'ay perdu de veue en fort peu de temps. Cet accident a failly à me faire enrager, je ne sçavois à quoy me resoudre, j'estois hors d'esperance de le rencontrer, et cependant je ne pouvois comprendre comme je pourrois obtenir sur moy de m'en revenir sans luy. Enfin dans cette confusion de pensées, tantost apprehendant le mal qui luy pouvoit arriver, et quelquefois blasmant vostre rigueur un peu trop soudaine, j'ay veu que le jour alloit finir, et ne jugeant pas qu'il fust desormais possible de remedier à ce malheur, je suis revenue sur mes pas, appellant, de temps en temps Alexis et Celadon ; mais n'ayant ouy personne qui ait daigné respondre à ma voix, ma douleur en est devenue presque insupportable, et a peint dessus mon visage les couleurs de mort que vous y avez remarquées sans doubte, quand je suis arrivée aupres de vous.

Tel fut le discours de Leonide, qui mit de si estranges frayeurs dans l'esprit d'Astrée, qu'à peine qu'elle n'en perdist le jugement. Pour ce coup son œil ne s'ouvrit pas aux larmes, car son cœur estoit tellement oppressé de la douleur qu'elle ressentoit, qu'il luy fust impossible de pleurer, mais en eschange ses sanglots sortirent avec tant de violence, qu'ils luy osterent entierement la liberté de la parole. Phillis qui cognoissoit l'humeur de sa compagne, et qui craignoit que cette derniere nouvelle du desespoir de Celadon, achevast de la desesperer elle-mesme, resolute d'y apporter quelque sorte de remede : Belle nymphe, dit-elle, s'adressant à Leonide, puisque Lycidas est en campagne, je m'assure qu'il remediera à tous ces desordres, et qu'il ne reviendra pas sans l'avoir guery, ou sans avoir pour le moins pris sa bonne part des desplaisirs de mon frere : Helas ! dit Astrée, pouvant à peine hausser la voix, helas ! ma sœur, il est bien à craindre que la fureur de Celadon previenne le secours de Lycidas, ou que le desespoir de l'un surmontant les persuasions de l'autre, ne l'attire dans le mesme precipice, ou peut-estre il s'est desja jetté, et en ce cas je serois doublement criminelle, ayant commis deux homicides en la personne de Celadon, et pour avoir fait aller ma vengeance jusques sur l'innocence de Lycidas.

A ce mot Leonide se levant, et prenant Astrée par la main : Il est vray, luy dit-elle, que je ne sçaurois excuser vostre cruauté car sans mentir, elle a esté trop extraordinaire. Mais puisque vous n'estes pas maintenant en estat d'y remedier, je suis d'avis que nous ne parlions de cet accident, qu'à ceux qui seront capables de nous y servir. Diane, Astrée et Phillis l'ayans treuvé à propos toutes quatre, reprindrent le chemin de la maison, et y arriverent au mesme temps qu'Adamas achevoit de conclure les articles du mariage de Paris, dont les conditions ne furent pas si secrettes que quelques-uns de ses domestiques n'en apprinsent la verité, qui, se la redisans entr'eux, furent cause que le bruit s'en espartit jusques hors de la maison, et delà presque par tous les hameaux voisins.

Bellinde n'apperceut pas plustost Diane, qu'elle l'appella, et luy rendit compte de ce qu'elle venoit d'arrester avec le Druides ; de quoy cette bergere fut si surprise, quelques advertissements que sa mere luy en eust donnez, qu'elle en faillit à esvanouyr ; toutefois luy restant quelque lumiere de ce jugement, qui la rendoit si avisée, et si considerable par dessus toutes les bergeres de Forests, elle dissimula sa douleur le mieux qu'elle put, et s'adressant à

Bellinde : Mais, madame, luy dit-elle, il me semble que cecy est un peu bien precipité ! – Ma fille, luy respondit Bellinde, une bonne action ne peut jamais estre faite trop tost, et d'ailleurs je ne sçauois faire icy beaucoup de sejour, puisque vous sçavez bien que ma condition m'appelle autre-part, c'est pourquoy dès ce soir il faut que ce mariage s'acheve. Disant cela, elle se retira dans sa chambre pour faire quelque priere aux dieux, de faveur de cet hymenée, et laissant Diane seule, Amour sçait de combien de soucis son ame fut travaillée ! En cet instant elle voulut ressortir de la maison, peut-estre pour faire quelque action desesperée ; mais Phillis qui estoit aussi restée seule, parce qu'Adamas parloit à Leonide et à Astrée, courut à elle, et se mit à l'entretenir. Diane qui n'eust pu cacher son desplaisir, quand elle eust esté la plus artificieuse fille du monde, et qui vid outre cela qu'elle pouvoit confidemment le communiquer à sa compagne ; elle commença de luy en faire le discours, mais accompagné de tant de souspirs et de larmes, que Phillis en fut veritablement touchée, et s'estonna de la contrainte dont Bellinde tyrannisoit sa volonté.

Cependant Adamas s'alloit informant de la negotiation de Leonide, et si-tost qu'il en eut appris le succez : O dieux ! s'escria-t'il, qu'avez-vous fait ? Astrée, vous allez estre cause de la perte du plus aymable et du plus fidelle berger qui ait jamais habité sur les rives de Lignon. – Mon pere, luy respondit Astrée, nous serons bien-tost quittes luy et moy, car si je suis cause de sa mort, il ne sera pas long-temps sans se pouvoir vanter d'avoir esté l'auteur de la mienne ; il me fasche seulement dequoy la façon dont il a traitté avecque moy, m'empesche de mourir avec honneur, car je crains qu'il me reste tousjours un blasme de luy avoir permis des choses, ausquelles il n'eut jamais aspiré, s'il n'eust manqué d'amour et de discretion. – Ma fille, reprit Adamas, souvenez-vous que ces deux deffauts dont vous l'accusez, sont les deux perfections qui luy devoient faire esperer de vous un traitement bien plus doux que celuy qu'il en a receu. Jamais il n'a failly ny contre le respect, ny contre l'amour, et si vous sçaviez bien quelles ont esté les actions de sa vie, vous en jugeriez sans doubte comme moy. – Je n'ay gardé, mon pere, repliqua la bergere, de sçavoir ce qu'il a fait depuis qu'il se jetta dans Lignon, car n'ayant jamais creu qu'il eust eschappé de ce peril, je me suis souvenue de luy, seulement comme d'une personne que j'avois estimée, et pour qui j'avois eu une meilleure inclination que ne le requeroit la hayne qui estoit entre nos peres. – Et bien ! luy dit le Druide, je vous en instruiray aussi-tost que j'auray commandé à quelqu'un de le suivre. – Lycidas, adjousta Astrée, est desja party pour cela. – Il suffit donc, reprit le Druide, car ce berger a assez d'esprit et d'affection pour ne rien oublier de tout ce qui peut estre necessaire à cette recherche.

Disant cela, il prit Astrée par la main, et l'ayant menée en un coing de la sale, il commanda à Leonide d'aller entretenir Diane et Phillis et puis commença son discours en cette sorte : J'ay à vous dire, ma chere fille, tant de choses de la passion de ce berger, que quand vous n'auriez jamais eu d'autres preuves de son amour que celles que je vous donneray, vous seriez obligée à l'aymer plus que tout le reste des hommes. Vous croyez qu'il a manqué d'amour et de discretion, mais dans le recit que je vous feray, vous remarquerez de si estranges tesmoignages de l'un et de l'autre, que vous admirerez sa constance, et vous estonnerez de sa vertu. Il ne faut pas, Astrée, que vous vous imaginiez desormais que je ne sçache jusqu'aux moindres accidens de vostre vie ; j'en ai esté instruit par celuy-là mesme qui les a causez et ressentis, et qui pour rien du monde ne m'eust voulu mentir d'une seule parole. Et afin que vous ne vous estonniez pas dequoy j'ay esté si soigneux de sa conservation ; il faut que vous sçachiez que les dieux ont attaché le repos de ma vieillesse à celuy dont ce berger doit jouyr, et que l'estat de mes vieilles années doit estre tel que je le procureray à Celadon. Jugez si je n'ay pas bien du sujet de me plaindre de vous, maintenant que vous avez destruit mes esperances,

et que sous un pretexte d'honneur où vous vous estes fondée un peu trop scrupuleusement, vous m'avez mis en estat de n'avoir jamais aucun contentement au monde ! Toutefois, continua-t'il, je n'ose pas desesperer de leur bonté, de peur de me rendre indigne de leurs graces, et c'est pour cela que je recevray favorablement, quoy que ce soit qu'ils m'envoyent, estant du tout resigné à leur volonté. Mais afin que vous n'accusiez pas Celadon d'avoir esté en quelque sorte complice des malheurs qui me pourroient arriver, et qu'au contraire c'est à vostre rigueur qu'on en pourroit imputer toute la faute, je vay vous apprendre sa vie depuis le moment que vous le bannistes d'aupres de vous.

Vous sçavez bien, Astrée, qu'à cet instant il s'alla precipiter dans Lignon, mais il ne s'y noya pas pourtant, car le courant de l'eau l'ayant jetté de l'autre costé sur le sable, il y fut secouru par Galathée, Silvie et Leonide, qui l'emmenèrent secrettement dans le Palais d'Isoure.

Alors il se mit à luy raconter la passion que Galathée eut pour luy, les regrets que fit Celadon, apres qu'elle luy eut fait desrober ses lettres, sa contrainte, ne sçachant de quelle façon il pourroit refuser les offres de la Nymphe, sa maladie, ses recheutes, et enfin sa sortie sous l'habit et sous le nom de Lucinde. En suite de cela, il luy dit la vie qu'il avoit commencée dans sa caverne, les inventions dont Leonide se servit pour l'en retirer, les occupations qu'il eut en dressant ce Temple à la Déesse Astrée, les difficultez qu'il avoit faites de permettre qu'on fist une copie du portraict qu'il avoit d'elle, les ravissements qu'il eut ce matin là qu'elle luy vint bastir un vain tombeau, en la compagnie de tous les bergers et de toutes les bergeres de Lignon ; et enfin par quel moyen il l'avoit fait consentir à se laisser voir sous l'habit d'Alexis.

Or, dit Adamas, en continuant, vous sçavez mieux que moy tout ce qui est arrivé depuis. Mais afin que vous ne soyez plus en colere dequoy vous luy avez permis tant de privautez, je vous apprends, que ce qu'un autre eust tenu pour faveur, il le recevoit comme un supplice, et que je l'en ay veu si souvent affligé, que j'ay désiré mille fois que vous n'eussiez point tant d'affection que vous en tesmoigniez. Et de fait, Astrée, si vous prenez la peine d'y repenser, vous treuverez que vous avez presque tousjours commencé de le caresser et de le baiser, car je sçay bien assurément qu'il eust mieux aymé mourir que l'entreprendre, et que mesme il s'en fust defendu s'il n'eust eu peur de vous faire soupçonner quelque chose de son desguisement. Voylà, ma fille, quelle a esté la vie de vostre Celadon, duquel vous avez si ardemment désiré la possession, et de laquelle vous avez tenu si peu de compte, quand il vous a esté permis de l'obtenir ; que si le Ciel permettoit que Lycidas nous le ramenast, promettez-moy que vous luy ferez bon visage, et que vous oublierez toutes les injures que vous croyez qu'il a commises contre vous.

Astrée qui n'avoit pas perdu un seul mot de tout le discours du Druide, et qui dans la consideration de tant de succes s'estoit confirmée en la creance que son berger estoit véritablement innocent : Mon pere, luy dit-elle, s'il arrive que Lycidas me ramene Celadon, ce que je ne dois pas attendre, sçachant combien il est prompt en toutes ses resolutions, je vous promets que je vivray avec luy comme vous me l'ordonnerez, et qu'à la moindre marque que j'auray de son repentir, je seray bien aise de luy faire cognoistre que, quelque rigueur dont j'aye usé envers luy, je n'ay jamais manqué d'amitié, ny de cognoissance de ce que je dois à ses services.

A ce mot Adamas l'ayant baisée au front, l'emmena où estoient Leonide, Phillis et Diane, et s'en alla dans la chambre de Bellinde, pour la conjurer de remettre les nopces de Paris jusqu'au lendemain, qu'il croyoit n'avoir plus aucun sujet de s'affliger pour l'esperance qu'il avoit d'apprendre des nouvelles d'Alexis. A quoy Bellinde ayant consenty, Diane en fut incontinent advertie, qui voyant son malheur encore esloigné d'une nuict, diminua un peu de

l'extreme affliction dont elle estoit saisie.

Cette journée se passa de la sorte dans la maison d'Adamas, cependant que dans Marcilly l'Amour faisoit naistre des effects bien contraires ; pour ce coup les forests et les bocages perdirent la douceur qu'ils souloient faire gouter à leurs habitans, et la ville en eschange se despouilla de toutes les horreurs que la crainte et les armes y avoient fait regner depuis le commencement de la rebellion de Polemas. Amasis s'alloit tous les jours confirmant dans l'esperance d'obtenir bien tost une paix entiere ; Sigismond estoit ravy par les charmes qu'il remarquoit sur le visage et dans la bonne volonté de Dorinde, et Rosileon assuré de la constance et de l'amour de Rosanire, ne respiroit que son depart, pour aller jouyr des faveurs, qu'elle ne luy pouvoit accorder qu'en la presence d'Argyre. Damon estoit sur le point d'achever son mariage avecque Madonte, qui croyoit bien devoir ce gage de son amour aux merites et à la valeur de son Chevalier ; et Alcidon n'ayant plus rien à combattre dans l'esprit de Daphnide, n'attendoit que le disenchantment de la fontaine pour consommer le sien. Ligdamon et Silvie estoient aussi en tres-bonne intelligence.

Mais parmy toutes ces felicitez celle de Lindamor pouvoit passer pour extreme. Ce chevalier, resolu de suivre les conseils que le Druides luy avoit donnez, ne fut pas plustost hors du lict, qu'il s'en alla dans la chambre de Sigismond, et y ayant treuvé Rosileon, qui estoit venu faire une partie avecque luy pour aller à la chasse, fut bien aise d'avoir treuvé cette occasion de les entretenir cependant qu'ils seroient ensemble. Ainsi apres leur avoir donné le bon jour, et les avoir assurez qu'il les accompagneroit, pour leur montrer les lieux les plus propres à leur faire avoir du plaisir : Mais, Seigneurs, leur dit-il, en sousriant, si j'ay l'honneur de vous servir en cette chasse, ne dois-je pas esperer que vous me favoriserez en celle que je poursuis il y a si long-temps ? Sigismond qui entendit presque ce qu'il vouloit dire, car Dorinde luy avoit raconté quelques particularitez de l'amour de ce chevalier : Pour ce qui me regarde, luy respondit-il, vous ne devez nullement doubter que je ne vous serve, et que je ne vous assiste de tout mon pouvoir, pourveu que je sçache de quelle façon je m'y dois gouverner. – De moy, adjousta incontinent Rosileon, je ne pense pas que Lindamor osast doubter, car il sçait bien jusqu'à quel point je l'estime. – Seigneurs, reprit Lindamor, l'assurance que vous me donnez de vostre bonne volonté, m'est trop avantageuse pour ne la cherir pas comme mon souverain bien, je prendray donc tantost la hardiesse de vous en entretenir, afin que vous puissiez juger s'il sera juste que j'obtienne le secours que je vous veux demander. – Si je ne me trompe, dit Sigismond, nous aurons bien à cette heure le loisir d'en dire quelque chose, car je ne pense pas que nous puissions voir la Nymphe qu'il ne soit un peu plus tard. – Ce n'a pas esté pourtant, reprit Lindamor, le principal sujet qui m'a amené, puisque je n'ay eu d'autre consideration que celle de vous venir rendre mon devoir ; toutefois, puisque vous desirez que je profite de ce peu de temps, et que vous disant les actions de ma vie les plus cachées, je vous fasse cognoistre des pensées dont mon ame s'est nourrie depuis deux ou trois ans ; je vous supplie de ne me condamner pas de temerité, si j'ay osé porter mon ambition plus haut que mon merite et ma naissance ne me devoient faire aspirer, mais de croire plustost que ç'a esté un effect de la puissance de Galathée, qui me desrobant la raison, ne m'a pas mesme laissé du jugement ce qu'il m'en falloit, pour cognoistre que je ne suis nullement digne d'elle. Je vous diray donc, seigneurs, qu'à ce matin Adamas ayant pris la peine de venir dans ma chambre, et comme charitable et officieux amy, m'ayant proposé quelques expedients pour me rendre plus facile la possession de cette belle Nymphe, il n'en a point treuvé de plus doux ny de plus necessaire que vostre faveur, sur laquelle il a fondé tout l'establissement de ma fortune : Car m'a-t'il dit, s'il est vray que ces Princes ayent de la bonne volonté pour vous, et qu'ils en fassent la recherche aupres de la Nymphe, il est certain que dans le souvenir qu'elle

aura des faveurs dont ils l'ont si estroitement obligée, il est presque impossible qu'elle leur refuse quoy que ce soit qu'ils luy puissent demander.

Voyla donc, seigneurs, quel a esté son avis, que je me suis resolu de suivre, sans penser que c'estoit en moy une imprudence, de ne juger pas, que quelque grande que soit la necessité que j'ay de vostre assistance, je ne devois jamais entreprendre de vous importuner. Toutefois, puisque je l'ay osé, et que les offres que vous m'avez faites me permettent d'esperer que vous me ferez l'honneur de vous employer pour moy, je vous diray librement que ce qui me doit arriver de bien ou de mal dans le succez de ma vie, ne depend desormais que de l'octroy ou du refus d'Amasis, sur la priere que vous luy ferez de me donner la possession de Galathée. Et afin que vous ne croyiez pas que vous ayez à vaincre d'autres volontez que celles de cette grande Nymphé, bien que ce soit en moy un peu trop de vanité, je vous confesseray que l'amitié de celle que je recherche ne m'a jamais laissé douter qu'elle ne fust bien aise d'y consentir.

A ce mot Lindamor se mit à leur raconter quelques marques de la bonne volonté de Galatée, et apres leur en avoir dit les plus remarquables accidens : Genereux Lindamor, reprit Rosileon, vous ne devriez faire parler en vostre faveur que les qualitez qu'on remarque dans vostre courage et dans vostre vertu ; elles seules vous peuvent faire acquerir des empires, puisqu'elles vous en donnent le merite, toutefois je veux bien me charger de cette commission avec Sigismond et Godomar, qui pourront sans doute vous y servir mieux que moy, afin que j'aye au moins la gloire d'avoir contribué quelque chose à vostre contentement. – Il est tres vray, respondit Sigismond, que je ne croy pas que mon frere et moy luy soyons entierement inutiles, mais je n'avoueray pas que nous y puissions plus que vous, à qui Amasis est extremement redevable. – Quoy que c'en soit, adjousta Godomar, nous devons cet office à la valeur de Lindamor, et je suis d'avis qu'à la premiere commodité que nous en rencontrerons, nous sçachions la volonté d'Amasis, qui sera, sans doute, portée à luy donner cette recompense pour les services qu'elle en a receus. Lindamor les ayant conjurez de s'en souvenir, les accompagna dans la chambre de la Nymphé, ou Rosanire, Galatée, Daphnide, Madonte, Silvie et les autres, s'estoient desja rendues, et puis tous ensemble s'en allerent au Temple, et y demurerent jusqu'à l'heure du disner, apres lequel Amasis fut bien aise d'aller à la campagne, et de donner à ses hostes le plaisir de la chasse pour les divertir plus agreablement. D'autre costé, Clotilde desirant ne perdre point de temps, de peur que quelqu'un divertist Gondebaut du desir qu'il avoit desja en quelque façon conceu, et luy fit oublier ce qu'il avoit promis en faveur de Sigismond, elle s'en alla dans le Cabinet du Roy pour achever de le vaincre. Elle le trouva qu'il avoit dans la main la lettre du Prince, tesmoignant toutefois en son visage qu'il n'avoit pas l'esprit bien satisfait ; elle luy dit donc en le surprenant : Seigneur, n'y pensez plus, il s'en faut tenir à la promesse qu'il vous a pleu me faire tantost, et ne souffrir plus que l'esloignement de Sigismond et de Godomar vous accuse d'estre mauvais pere, ou leur donne le blasme d'estre de mauvais enfans. – Je vous jure, Clotilde, luy respondit le Roy, que vous avez deviné ma pensée, et qu'il est vray que je resvois maintenant sur ce sujet, mais je n'y trouve pas tout à fait mon compte, car enfin, que deviendra Dorinde ? Si je consents qu'elle revienne, c'est sans doute que Sigismond continuera ses folies, et que j'auray le regret d'en estre tesmoing. Si elle demeure pres d'Amasis, je crains que....

A ce mot, il se teut, branlant la teste deux ou trois fois, et faisant un grand souspir. Mais Clotilde qui se douta bien qu'il voulait dire qu'il craignoit que cette absence luy fust insupportable, ne voulut pas toutefois en faire semblant. Feignant donc le mieux qu'elle put : Seigneur, reprit-elle, quand elle demeurera pres d'Amasis, vous ne devez pas douter que nous ne trouvions bien des inventions pour guerir l'esprit de Sigismond, de la passion qu'il a pour

elle. Consentez seulement qu'elle vive auprès de cette sage Nymphé, et commandez que vos enfants se retirent, car l'absence, qui est un excellent remède contre les blessures d'Amour, ne sera pas le seul que nous y emploierons.

Gondebaut se mit à sousrire de la pensée de Clotilde, ne croyant pas qu'elle eust deviné la sienne ; et cette jeune Princesse reconnoissant bien qu'il se falloit servir de cette occasion, puis qu'il estoit en bonne humeur : Mon Dieu ! dit-elle, qu'il me tarde que je ne revoye Sigismond pour luy reprocher sa lascheté, et pour lui montrer combien peu de soing il a de son honneur, s'estant engagé si inconsiderément à aymer une personne qui n'approche, ny de son merite, ny de sa qualité. – Ah ! dit le Roy avec un profond soupir, croyez-moy, Clotilde, que ce n'est pas sans raison qu'on peint Amour aveugle ; car, et je le dis du plus pur de mon ame, il nous rend aveugles nous-mesmes, et trouble si fort nostre jugement, qu'il nous oste le moyen de considerer autre chose que nostre propre plaisir. Disant cela il commença de se promener, et Clotilde craignant de resveiller en luy cette passion, qui sembloit s'estre assoupie par l'esloignement de Dorinde : Mais enfin, seigneur, luy dit-elle, ne vous plaist-il pas qu'Amasis jouysse de la paix que nos Princes vous demandent pour elle ? Tout votre peuple redoute cette guerre ; et quant à moy, je ne croy pas qu'elle vous fust avantageuse, puis qu'elle a esté commencée sur un si foible subject. – Quand je feray la paix avec Amasis, respondit Gondébaut, Dorinde ne la fera pas avecque moy. Clotilde qui lisoit dans son cœur, et qui voyoit bien que tout cela n'estoit qu'un discours que la passion luy faisoit tenir, feignant de n'entendre pas bien ce qu'il vouloit dire : Seigneur, adjousta-t'elle, je pense que vous luy pardonneriez, car elle est indigne de vostre colere.

A ce mot Gondébaut eut la bouche ouverte pour dire qu'elle n'estoit pas indigne de son amour ; toutefois ne luy voulant pas tesmoigner qu'il eust encore quelques sentiments à l'avantage de Dorinde, il changea de discours, et se tournant à Clotilde : Puis que vous desirez, luy dit-il, le retour de Sigismond et de Godomar, je veux bien vous montrer que j'ayme vostre contentement, et que je veux oublier leur faute. Faites donc, continua-t'il, que je donne à Ligonias la responce qu'il attend, et laissez-moy un peu de loisir pour faire sa depesche. Clotilde alors s'estant jettée entre ses bras, et l'ayant baisé, sortit du cabinet, et envoya incontinent querir Ligonias, avec lequel elle s'entretint dans la chambre, cependant que Gondébaut escrivoit. Aussi-tost qu'elle jugea que le Roy pouvoit avoir achevé, elle entra avecque luy, et Gondébaut l'ayant fait approcher : Chevalier, luy dit-il, je vous remets entre les mains un entier pouvoir de traiter la paix avec Amasis. Vous ne lui direz point qu'il y ait d'autres considerations qui m'y poussent, que la cognoissance que j'ay de ce qu'elle vaut. Assurez-luy que, si le mauvais dessein de Polemas m'eut esté bien cognu, je n'eusse pas favorisé sa perfidie, car l'injustice ne me plut jamais.

Voilà, continua-t'il, une lettre pour Sigismond, dites à ce fils que je luy pardonne, et que je luy commande de laisser là Dorinde, et de me ramener Godomar. Disant cela, il permit que Ligonias luy baisast la main ; et le Roy l'ayant embrassé, pour un tesmoignage de l'estime qu'il faisoit de luy, il luy donna congé de partir, apres avoir commandé à seize des plus braves chevaliers de la Cour de l'accompagner en son voyage. Ligonias prit un billet de Clotilde, et receut ses commandements, non pas sans voir verser à cette jeune Princesse des larmes de joye, pour le bon succez qu'elle voyoit prendre aux affaires d'Amasis, et pour l'esperance qu'elle avoit de revoir bien-tost Sigismond et Godomar, pour qui elle avoit une inclination d'autant plus entiere, qu'estoit feinte celle qu'elle tesmoignoit à Gondébaut. Apres quoy il partit, resolu de faire la plus grande diligence qu'il luy seroit possible.



Sur les bords du Lignon, Diane rencontre Astrée en larmes, adossée au tronc d'un vieux chêne, et accompagnée de Phillis, un peu plus loin, Silvandre s'appuie dans une pose mélancolique contre un saule et à l'arrière-plan, le château d'Adamas.